

Sommaire de Janvier 1906

GRAVURE :

La Vierge aux Anges *(Bouguereau)*.

TEXTE :

Vol. XII No. 1. Janvier 1906. 48 pages

La Revue "Le Rosaire"

(12e année, 48 pages)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

I. Abonnement Isolé

(Adresse personnelle — à domicile)

" LE ROSAIRE "—avec son supplément, "LE ROSAIRE POUR TOUS" une piastre ($1.00) payable d'avance.

II. Abonnements par Zélateurs

Tout zélateur qui nous enverra quelques abonnements,—à recevoir sous la même enveloppe—PAR PAQUET.

Prix de l'Abonnement : 50 centins.

III. NOS PRIMES

POUR 10 ABONNEMENTS : Tout zélateur qui nous enverra 10 abonnements, aura droit au **ONZIEME ABONNEMENT GRATIS.**

POUR 25 ABONNEMENTS : Tout zélateur qui nous enverra 25 abonnements—à recevoir sous la même enveloppe—aura droit à *UNE ANNÉE DU ROSAIRE* élégamment reliée—au choix.

Nous prions instamment nos zélateurs de se hâter et de nous envoyer le nombre de leurs abonnés aussitôt que possible.

Un numéro spécimen sera envoyé **GRATIS** aux personnes désirant s'inscrire sur la liste des zélateurs.

N. B.—Aux zélatrices qui nous en feront spécialement la demande pour leurs nouveaux abonnés nous enverrons la collection 1905 au prix de 50 cts.

Les NUMEROS ANCIENS — ARTICLES : Une vraie amie du bon Dieu, etc., (Mère Caouette) — se vendent 10 cts l'un.

N. B. Nous prions ceux de nos abonnés qui auraient remarqué quelque incorrection dans leur adresse de nous en prévenir sans délai. Prière aussi, en cas de changement de domicile, de nous envoyer toujours "l'ancienne" adresse avec la nouvelle.

☞ Toute demande de numéros anciens doit être accompagnée du prix, soit : 10 cts, pour chaque exemplaire.

☞ 1906 strictement payable d'avance.

L'ADMINISTRATION.

. . MAISON FONDEE EN 1876 . .



CASAVANT FRERES,

Facteurs d'Orgues

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Orgues à transmission Electrique, Pneumatique ou Tubulaire. Soufflerie Electrique et Hydraulique

RÉFÉRENCES :—Orgues de N.-D., de Montréal, (le plus grand du Canada); des cathédrales de Montréal, d'Ottawa et de St-Hyacinthe; des églises du Gèsu, à Montréal, de St-François-Xavier, à New-York, de Ste-Anne de Beaupré, du Séminaire de Québec, de St-Sauveur de Québec, etc.

N. P. VIENS,

Marchand au detail de

Fruits domestiques et importes,

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISERIE, LÉGUMES,

Coin des Rues Cascades et St-Hyacinthe

ST-HYACINTHE.

EMILE SOLIS,

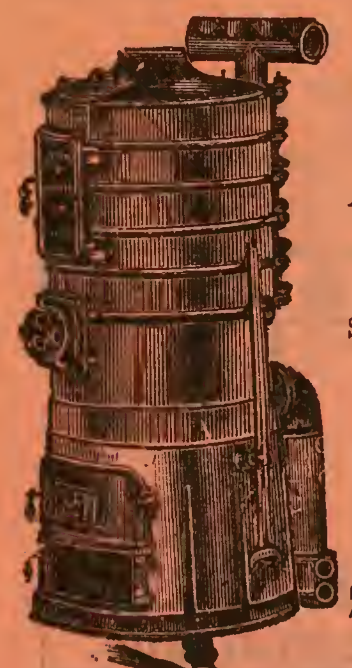
Libraire en Gros et en Detail

RUE CASCADES, ST-HYACINTHE

Articles de bureaux, Fournitures Classiques, Livres, Objets de Piété et de Fantaisie.

Spécialité :

Huile d'Olive pour Sanctuaires.



ZEPH. BIRTZ

Plombier

Appareils de Chauffage à la vapeur, Eviers, etc. Importateur de Tuyaux en Fer, Tuyaux d'Egout, Ciment, etc.

SPÉCIALITÉ :——

Appareils a Gaz Acetylene, Agent pour la Machine Francaise perfectionnee "SICHE".

Références :—Presbytère St-Hilaire, etc.

213 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.

Bell Tel. 188.

Veuillez signaler ces annonces

LE ROSAIRE

PUBLIÉ PAR

LES DOMINICAINS

ST-HYACINTHE, P. Q.

VOL. XII

1906





La Vierge aux Anges (*Bouguereau*).

Page d'Evangile

A la recherche de Jésus



DOUZE ANS, le jeune Israëlite était traité en homme ; il devait accompagner ses parents au Temple de Jérusalem, aux jours des grandes solennités religieuses. Jésus, ayant atteint cet âge, où il devenait fils de la Loi, se soumit comme les autres enfants à toutes les prescriptions légales ; et, au temps de Pâques, s'achemina avec Marie et Joseph vers la sainte Sion.

Suivant la coutume, la famille de Nazareth se joignit à l'une des nombreuses caravanes venant de la Galilée.

En cette douce saison de l'année, la route était agréable. La nature, sous les premières caresses d'un soleil rayonnant dans un ciel sans nuage, revêtait sa parure printanière. Dans l'herbe d'un vert tendre perçait les anémones et les cyclamènes. La brise charriait le parfum des vignes en fleur. Les oiseaux mêlaient leur gaie chanson aux bruits des sources dont les eaux jaillissantes serpentaient en filets d'argent à travers les pentes des collines.

A la pensée de revoir la maison de Jéhovah, les âmes exultent. Partout retentissent des hymnes d'allégresse : "*Je suis dans la joie quand on me dit : Allons à la demeure de l'Eternel ! Nos pieds s'arrêtent dans tes portes, Jérusalem. . . . Jérusalem, tu es bâtie comme une ville dont les parties sont liées ensemble. C'est là que montent les tribus de l'Eternel, selon la loi d'Israël.*"

La marche durait d'ordinaire quatre jours. Chaque soir, les pèlerins s'arrêtaient pour le repos de la nuit ; et dès l'aube, allègrement, reprenaient la route, appelant de leurs vœux le moment où enfin, comme une radieuse vision, Jérusalem apparaîtrait à leurs yeux. "*Comme la biche soupire après les courants d'eau vive*, chantaient-ils, *ainsi, ô Dieu, mon âme soupire après toi. Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu.*"

Dès qu'ils apercevaient la Ville sainte, avec la toiture dorée de son temple et les blanches coupoles de ses palais, dominés par la masse imposante de ses tours et de sa citadelle, les pèlerins entonnaient le oantique des degrés : " *Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Dieu des vertus ! Mon âme soupire et languit après les parvis de l'Eternel. Mon cœur et ma chair poussent des cris vers le Dieu vivant. Heureux ceux qui habitent dans votre maison ! Ils peuvent vous célébrer encore... Mieux vaut un jour dans vos parvis que mille ailleurs. Je préfère me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu, plutôt que sous les tentes de la méchanceté !* "

Grande a dû être l'émotion de Jésus quand il vit pour la première fois cette maison où pendant tant de siècles son Père avait été honoré, et sur le sommet de laquelle, son regard prophétique voyait déjà planer l'ange des vengeances célestes. Ses yeux erraient des collines de Bethléem au mont des Oliviers avec ses noirs cyprès dont la tristesse endeuille le paysage. Au cantique des anges qui avait retenti dans les cieux pendant la claire nuit de Noël, se mêlaient les cris de mort qui monteraient de la terre au milieu des ténèbres de sa dernière agonie. Malgré ces sombres visions d'avenir, son âme chantait, et, d'un grand désir il désirait cette pâque véritable dont il serait l'unique victime.



Les solennités pascales étaient terminées. Durant huit jours entiers la foule avait envahi le Temple. Un à un, les campements, établis sur les montagnes avoisinant la ville, disparaissaient, et, de nouveau les longues théories des caravanes sillonnaient les routes de la Palestine. Heureuse du devoir accompli, la sainte famille s'en retournait à Nazareth.

On était arrivé à Béthel, lieu de la première étape. Au moment où l'on se réunissait pour le repas du soir, Marie et Joseph ne retrouvèrent pas Jésus. Pendant toute la journée, ils l'avaient cru avec des parents, et ne s'en étaient pas inquiétés, les enfants allant à leur gré dans un groupe ou dans un autre. Qu'était-il devenu ? Toutes les suppositions étaient possibles. Il avait pu être reconnu et

mis à mort ; ou bien il avait été enlevé par des marchands syriens, qui trafiquaient des hommes.

Leur angoisse fut gramde. Il ne fallait pas songer à repartir immédiatement pour Jérusalem ; la lune était à son dernier quartier, la nuit serait noire et les chemins étaient peu sûrs. La nuit parut longue à cette mère inquiète.

Au lever du soleil, accompagnée de Joseph, elle reprit la route de la Ville sainte. Durant tout le jour, ils parcoururent ensemble les rues de Jérusalem, visitant les maisons amies. Leurs recherches furent infructueuses. Comme les paroles du Cantique des Cantiques s'appliquent à Marie : " *Sur ma couche, durant des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé !... Je me lèverai, je parcourrai la cité, à travers les quartiers et les places publiques, je chercherai celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé !.. Elle interroge les gardes qui veillent sur la cité, et ils n'ont pas vu son bien aimé !...*" Le lendemain matin, elle songea à visiter le Temple. A pas précipités, elle se dirigea vers les portes qu'on venait d'ouvrir, et où les fidèles affluaient encore.

***

Près de la Cour des Femmes, des docteurs célèbres avaient ouvert une école, où ils interprétaient les passages obscurs de la Loi. Le peuple hébreu, toujours avide d'entendre parler du Messie qui lui rendrait la gloire et la prospérité perdues, assistait en masse à leurs leçons.

Ce jour-là, au milieu de la foule se trouvait un jeune adolescent. Son visage, aux traits doux et réguliers, encadré de longs cheveux blonds, rayonnait d'une mystérieuse beauté. D'une voix modeste et pleine de caressante tendresse, il posait des questions, qui provoquaient l'étonnement de ces vieillards blanchis dans l'étude des divines Ecritures. On l'interrogeait, et la prudence et la sagesse de ses réponses charmaient les auditeurs.

Cet enfant, c'était Jésus, le Verbe de Dieu, le Maître de la vérité, qui, pour notre instruction descendait à l'humble rôle de disciple, et, voulait, par son exemple, nous apprendre le grand secret pour arriver à la lumière, écouter et interroger.

Dès que Marie entendit la voix de son Fils, elle se précipita vers Lui, et le pressa dans ses bras. Son émotion était grande. "*Mon Fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous ? Voyez avec quelle douleur votre père et moi, nous vous cherchions !*" C'est comme si elle lui eut dit : Pourquoi ne nous avez-vous pas avertis ? Si vous nous aviez dit que vous deviez rester au Temple, nous n'aurions ni tant souffert, ni tant cherché !

La plainte maternelle de Marie explique, a-t-on dit, la réponse filiale de Jésus.

"*Comment se fait-il que vous me cherchiez*, répliqua-t-il, avec un grave sourire, *vous ne saviez donc pas que je dois être où m'appelait mon Père ?*" C'est-à-dire, vous avez hésité, Mère chérie, sur le lieu où vous me retrouveriez et vous n'y êtes pas venue tout droit, vous qui savez pourtant si bien où mon cœur et ma vocation m'attirent."

"Le Christ débutait dans son enseignement par l'affirmation du plus grand de ses devoirs l'obéissance due à son Père, avant tout, par dessus tout, au prix des tortures infligées à sa Mère ; et ce sera ainsi jusqu'à la Croix."

Joseph et Marie ne comprirent pas toute la profondeur de ces paroles.

Tout à la joie, la sainte Famille redescendit à Nazareth, où dans le silence, le travail, l'obscurité, Jésus attendrait l'heure de Dieu.

* *
*

Perdre Jésus ! c'est là le grand malheur des âmes qui comprennent que sans lui toute vie véritable est impossible.

Combien de fois peut être, n'avons-nous pas trahi cet ami divin qui nous avait donné tant de témoignages de tendresse, qui faisait ses délices d'habiter dans notre cœur, où il écoutait sans se lasser jamais toutes nos prières, où il séchait toutes nos larmes et calmait toutes nos angoisses.

Grâce à la bonté infinie de celui-là même que nous avons chassé, nous pouvons retrouver ce trésor perdu. Et combien facilement ! Nos recherches ne seront pas longues. Comme autrefois le père du Prodigue, le Maître s'avance au devant de nous, il nous appelle, il vient men-

dier le repentir et l'amour d'un pauvre enfant, d'autant plus cher qu'il est plus malheureux.

L'âme juste elle aussi perd parfois son Jésus ; mais cette perte semblable à celle de Marie n'est qu'une éclipse passagère qui la prive pour un temps de la présence divine, C'est moins un malheur qu'une ruse divine imaginée par la bonté du Maître pour réveiller les saints désirs, exciter les généreuses ardeurs de la volonté. Dieu s'éloigne un instant, c'est pour revenir bientôt les mains chargées des plus douces consolations. Heureuse absence suivie d'un si heureux retour !

Comme Marie et Joseph, recherchons Jésus avec affliction et sans nous lasser. Ne le cherchons pas au milieu du bruit, dans le tumulte du monde, nous ne l'y trouverons pas. C'est au Temple, au pied du Tabernacle, qu'il faut aller. "C'est là que l'âme sincère et avide de lui le retrouvera toujours brillant de jeunesse, d'un charme, d'une splendeur séduisante, ravissant à voir et à entendre."

FR. A. VUILLERMET, O. P.

—— o ——

Enfants Jesus

Du divin Bambino des peintres d'Italie,
Que j'aime à contempler le visage rieur,
Qui reflète si bien, en sa grâce infinie,
Et l'amour qui captive et la douce candeur.

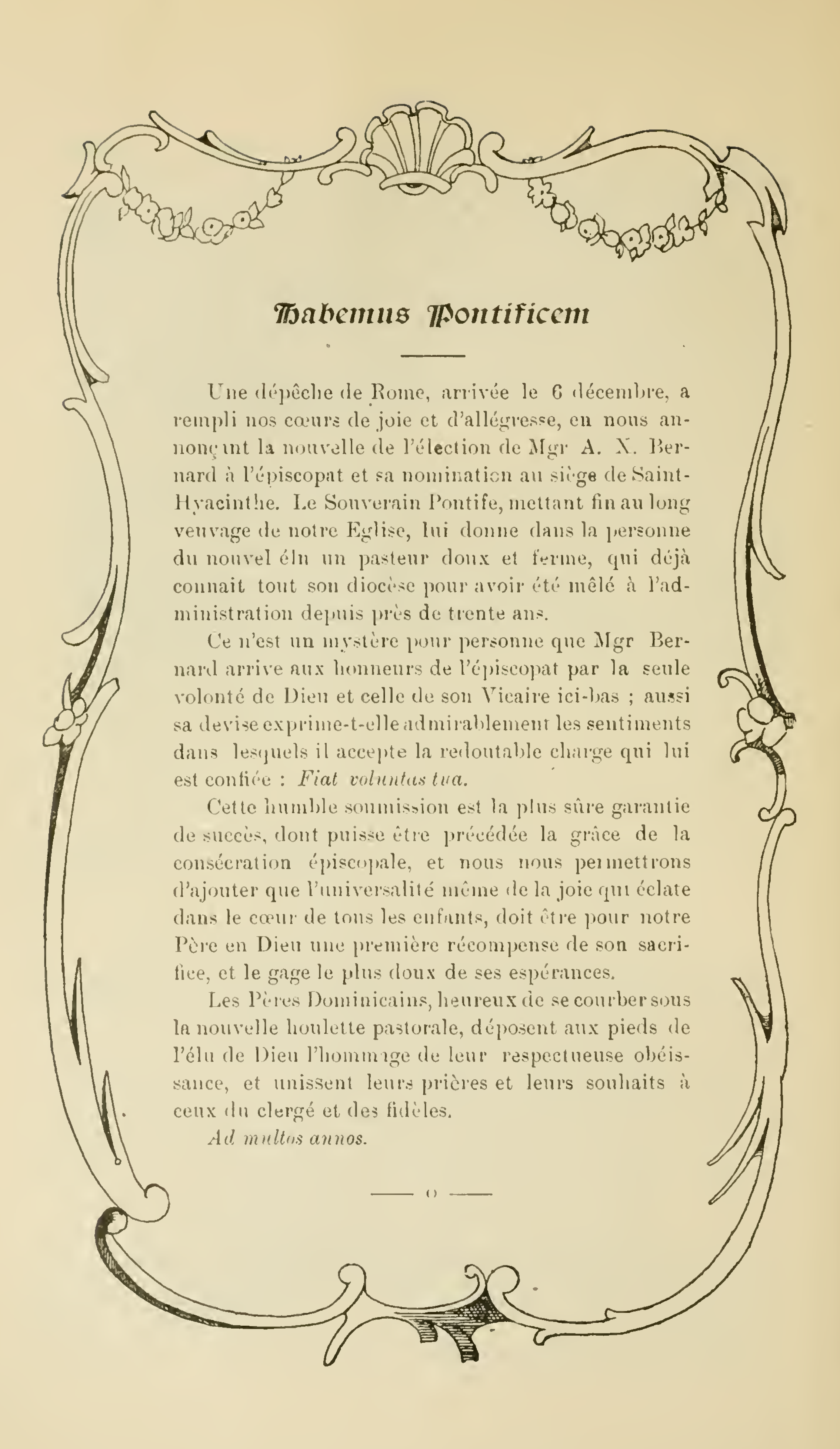
Mais en les admirant ces œuvres de génie,
Je songe à vous, enfants, au long regard rêveur.
Que l'artiste choisit pour guider son labeur,
Fixer de l'idéal, la céleste harmonie.

Vous fûtes des joyaux purs parmi les purs :
On lisait sur vos fronts les triomphes futurs
Que promet la beauté jointe à l'intelligence ;

Et vous étiez heureux et vous rendiez jaloux
Les chérubins du ciel qui se penchaient sur vous.
O les petits Jésus de Rome ou de Florence.

J. B. MERCIER.

Décembre, 1905.



Habemus Pontificem

Une dépêche de Rome, arrivée le 6 décembre, a rempli nos cœurs de joie et d'allégresse, en nous annonçant la nouvelle de l'élection de Mgr A. X. Bernard à l'épiscopat et sa nomination au siège de Saint-Hyacinthe. Le Souverain Pontife, mettant fin au long veuvage de notre Eglise, lui donne dans la personne du nouvel élu un pasteur doux et ferme, qui déjà connait tout son diocèse pour avoir été mêlé à l'administration depuis près de trente ans.

Ce n'est un mystère pour personne que Mgr Bernard arrive aux honneurs de l'épiscopat par la seule volonté de Dieu et celle de son Vicaire ici-bas ; aussi sa devise exprime-t-elle admirablement les sentiments dans lesquels il accepte la redoutable charge qui lui est confiée : *Fiat voluntas tua.*

Cette humble soumission est la plus sûre garantie de succès, dont puisse être précédée la grâce de la consécration épiscopale, et nous nous permettrons d'ajouter que l'universalité même de la joie qui éclate dans le cœur de tous les enfants, doit être pour notre Père en Dieu une première récompense de son sacrifice, et le gage le plus doux de ses espérances.

Les Pères Dominicains, heureux de se courber sous la nouvelle houlette pastorale, déposent aux pieds de l'élu de Dieu l'hommage de leur respectueuse obéissance, et unissent leurs prières et leurs souhaits à ceux du clergé et des fidèles.

Ad multos annos.

—— o ——

Un aspect de l'ame de S. Paul

SAINT PAUL est un homme admirable. Je ne veux pas dire seulement qu'il est un grand Saint, un apôtre incomparable. Je dis qu'il est un *homme* superbe, un très beau caractère. Croyant ou non, pourvu qu'on soit un homme, il est impossible qu'on refuse de s'incliner devant saint Paul.

Oh ! sans doute, il n'est pas d'une autre pâte que vous et moi, saint Paul. Ce n'est pas un être idéal,tombé du ciel. Non, c'est un homme, un Juif même. Il avait son tempérament à lui, son tour particulier d'esprit et de caractère, ses lacunes, ses misères physiques, que sais-je encore ! Et c'est précisément pour cela qu'il est admirable d'avoir été ce qu'il a été.

Mais ce sont là des généralités. Voulez-vous, chers lecteurs du *Rosaire*, que nous voyons ensemble, rapidement, comment saint Paul se comportait vis-à-vis des devoirs les plus humbles, des nécessités les plus élémentaires de la vie ? Quelle nécessité plus élémentaire que d'entretenir sa vie, de manger, de se vêtir et quel plus humble devoir et plus humain que de se procurer ce qui est nécessaire pour cela ? Et bien, je trouve que dans cette sphère, modeste à coup sûr,d'activité, saint Paul se montre grand, très grand, un homme superbe.

* * *

Saint Paul, vous le savez, naquit dans la ville de Tarse, capitale de la Cilicie. Si l'on en juge par l'éducation qu'elle lui fit donner, sa famille devait appartenir à ce que nous appelons la bourgeoisie et jouir d'une certaine aisance. Le jeune Saul — c'était son nom juif — parcourut, en effet, le cycle entier des études en usage parmi ses compatriotes, à Tarse d'abord, puis à Jérusalem. Il prit rang parmi les rabbis qui étaient les théologiens et les juristes de ce temps-là, ceux que l'Evangile désigne sous le nom de scribes. Toutefois, suivant en cela l'exemple des rabbis les plus célèbres, il fit aussi l'apprentissage d'un métier. La Cilicie, son pays d'origine, fabriquait un tissu qui était réputé dans le monde entier et qui était

employé principalement à la confection des tentes. Ce tissu en poil de chèvres portait le nom de *cilicium* dont nous avons fait cilice. Saint Paul apprit le métier de tisserand.

Ces préliminaires achevés, venons-en à notre sujet. Saint Paul, apôtre depuis plusieurs années déjà, se trouvait à Antioche, quand le Saint Esprit lui fit savoir, par la bouche des prophètes, que l'heure était venue pour lui, d'étendre son action et de porter aux nations le nom du Christ. L'apôtre aussitôt d'obéir et de s'engager dans ces longs et difficiles voyages au cours desquels il fondera tant et tant d'églises. Entre les problèmes divers qui se posent alors pour lui, le problème, l'humble problème de la subsistance quotidienne n'est peut-être pas l'un des moins délicats, Il parait, à première vue, bien facile à résoudre. Le Christ n'a-t il pas porté cette loi, qui est la raison et la justice même : L'ouvrier évangélique vivra de l'Evangile ? Saint Paul la connait cette loi. Souvent dans ses Lettres il la promulgue et, avec son bon sens si sûr et si fin, la justifie. Mais il ne le fait jamais sans ajouter aussitôt que, pour son compte personnel, il ne croit pas devoir en réclamer le bénéfice. Il avait ses raisons pour cela et nous en verrons tout à l'heure quelque chose.

Mais alors cette solution écartée, du moins comme solution ordinaire, il ne reste plus à saint Paul qu'un moyen de vivre qui est de gagner sa vie en travaillant de ses mains, en exerçant son métier. Et c'est bien ce à quoi il se décide et ce qu'il fait. Il s'impose la lourde tâche, tout en prêchant l'Evangile, de gagner sa vie comme tisserand. Il ne demandera rien à personne. Il essaiera bravement de se suffire à lui-même et, en règle générale, il y réussira. A Corinthe, nous disent les Actes des Apôtres, saint Paul trouva un Juif nommé Aquila, originaire du Pont, récemment arrivé d'Italie avec sa femme Priscilla. Il se lia avec eux et comme il avait le même métier il demeura chez eux et ils travaillaient. Act., XVIII, 1-3. A Ephèse, plus tard, il agit de même et l'on nous dit que ses tabliers de travail, appliqués aux malades les guérissaient. Cela ne m'étonne pas ; il le méritait bien.

C'était une dure vie. En semaine il travaillait, le sabbat il prêchait l'Evangile. Quelquefois, il prêchait le

jour et travaillait la nuit. Il écrit à ses chers Thessaloniciens : " Vons-savez que nous n'avons pas vécu parmi vous d'une manière déréglée... mais dans le travail et dans la peine, travaillant jour et nuit pour n'être à charge à personne d'entre vous." II Thes. III, 8. Et un peu plus tard aux Corinthiens : " Nous nous épuisons à travailler de nos mains." I Cor. IV, 12.

Déjà, en elle-même, que cette conduite est belle ! Elle nous révèle en saint Paul l'homme qui sait se débrouiller, le caractère énergique qui n'a pas peur d'affronter, sous ses formes les plus brutales, la bataille de la vie. Il n'est pas de ceux qui ont toujours de bonnes raisons pour se soustraire aux tâches que la Providence impose à l'homme, aux efforts qu'elle lui demande. Energique, capable de se débrouiller, de se suffire à lui-même, voilà comment saint Paul nous apparait dans la très humble sphère d'activité où nous l'étudions. Ce sont des qualités cela et qui vont bien au chrétien.

* * *

Mais les motifs qui décidèrent saint Paul à suivre cette ligne de conduite sont plus remarquables encore et c'est sur eux surtout que je voudrais insister. Il nous les a révélés en quelques mots directs, indiscrets parfois, toujours suggestifs.

La tâche n'était pas facile pour les ouvriers évangéliques de la première heure qui devaient conquérir à la foi nouvelle le fanatisme juif et le scepticisme grec. Celle de saint Paul en particulier, était extrêmement délicate. Les Juifs le détestaient cordialement. Bien plus, il existait dans les églises chrétiennes de Judée, un groupe de pharisiens mal convertis qu'on appelle le parti chrétien judaïsant. Ses membres s'entêtaient à amalgamer l'Evangile et la Loi mosaïque. Saint Paul, au contraire, prêchait un Evangile affranchi de la Loi et c'était le véritable Evangile de Jésus. Tout ce monde, vous le devinez, épluchait la conduite de l'apôtre pour y trouver matière à accusations, prétexte à calomnies. Ses démarches les plus légitimes, son zèle pourtant si noble et si pur, tout était dénaturé, odieusement travesti. Son cas était bien simple au dire de tout ce monde : c'était un ambitieux et un cupide. Et l'Evangile valait exactement ce que que valait l'apôtre.

Voilà les circonstances qui décidèrent saint Paul à adopter la ligne de conduite dont nous avons parlé et que nous avons admirée. Si sa personne seule eût été en cause, il est vraisemblable qu'il ne s'en fût pas autrement mis en peine. Mais son Evangile y était intéressé et saint Paul ne pouvait pas accepter que cet Evangile, qu'il tenait de Jésus lui-même, fut méprisé, même sur de vaines et fausses apparences. Il se sentait obligé, non seulement d'être désintéressé — certes, il l'était jusqu'au fond de l'âme — mais encore de donner des preuves éclatantes de son désintéressement. Vivre de l'Evangile, il en avait le droit. Ses adversaires judaïsants eux-mêmes ne le faisaient-ils pas. Et bien, il y renoncerait et gagnerait sa vie, comme il pourrait, à la sueur de son front. Il se donnerait cette supériorité d'un désintéressement absolu, éclatant, inattaquable et il en tirerait avantage, non pas au profit de sa gloire personnelle — cela lui était bien indifférent — mais au profit de son Evangile. Et l'apôtre nous révèle toute sa pensée sur ce point quand il écrit, par exemple, aux Corinthiens sceptiques et soupçonneux : "En quoi avez-vous été moins bien traités que les autres Eglises, si ce n'est que moi je ne vous ai pas été à charge? Pardonnez-moi ce tort." II. Cor. XII, 13. Et ailleurs : "Si nous avons semé chez vous les choses spirituelles, est-ce donc une prétention excessive de vouloir récolter vos biens matériels ? Si d'autres jouissent de ce qui est à vous, est-ce que nous-mêmes nous n'y avons pas plus de titres ? Mais nous n'avons pas usé de ce droit. Au contraire nous endurons tout pour ne pas mettre obstacle à l'Evangile du Christ." I Cor. IX, II-12.

Cette conduite, il me semble, est d'une grande âme et d'un beau caractère. N'est-ce pas votre avis ? Celui qui n'est pas capable d'aimer jusqu'au sacrifice de soi la cause qu'il sert, surtout quand cette cause est l'Evangile, n'est pas de la race de Saint Paul.

Mais nous allons rencontrer dans l'âme de notre cher et admirable apôtre, des sentiments plus touchants encore, des sentiments qui honorent l'humanité. Il écrit aux Thessaloniciens, à ses chers Thessaloniciens : "Vous-mêmes, en effet, vous savez.... que nous n'avons pas vécu parmi vous d'une manière déréglée.. mais dans le

labeur et dans la peine, travaillant jour et nuit pour n'être pas à charge à personne d'entre vous." II Th. III, 7-8. Et encore : " Vous vous rappelez, en effet, frères, notre labeur et notre peine. Nuit et jour au travail pour n'être pas à charge à personne d'entre vous, nous vous avons prêché l'Evangile de Dieu." I Th. II, 9. Et aux Corinthiens : " Voici que pour la troisième fois je vais aller chez vous, et je ne vous serai pas à charge... Ce ne sont pas les enfants qui doivent thésauriser pour leurs parents, mais les parents pour leurs enfants." II Cor. XII, 14. Saint Paul craint d'être à charge à ceux qu'il évangélise. Il sait que le plus souvent ce sont de pauvres gens, des ouvriers eux aussi, comme lui. Non, non, ils n'auront pas à s'imposer de privations ou un surcroît de fatigues pour subvenir à ses besoins. Les privations, le surcroit de fatigues, c'est à lui que tout cela revient. Il les aime assez ses fils, ses petits enfants, comme il les appelle, pour que les sacrifices dont ils doivent bénéficier lui soient légers. N'a-t-il pas un métier ? Il l'exercera, il gagnera sa vie. Après tout ne peut-il, à l'occasion, se passer de sommeil ou de nourriture ? Pourvu qu'il ne soit pas à charge à ses enfants, tout sera bien. Est-ce assez beau, chers lecteurs ? Peut-on rencontrer plus de délicatesse avec plus de tendresse ? Et bien, le voilà tout entier, notre saint Paul.

Il y a quelque chose encore, que je dirai sans embarras. Saint Paul est fier. Oui il est fier et je crois que cela aussi est beau, que cela aussi est chrétien. Le chrétien est humble, assurément, mais il est fier aussi. Il y a de la fierté dans cette conduite de l'apôtre, un souci très noble de sa dignité, la volonté réfléchie d'assurer son indépendance. C'est bien, il me semble, ce que signifient des mots comme ceux-ci : " Nous n'avons pas mangé gratuitement le pain de qui que ce soit." II Th. III, 8. Et ceux-ci, pour être moins directs, ne sont pas moins significatifs. Il s'agit de Thessaloniciens qui paraissent vouloir prendre l'habitude de vivre aux dépens des bonnes dames de la Communauté. " Nous les exhortons dans le Seigneur Jésus-Christ afin que, travaillant en paix, ils mangent leur propre pain," du pain qui soit à eux. II Th. III, 12. Et encore : " Nous vous exhortons, frères... à travailler de vos mains.. afin que votre conduite mérite l'es-

time de ceux du dehors (des païens et des juifs) *et que vous n'ayez besoin de personne.*" I Th. IV, 11-12.

***

Ai-je réussi, chers lecteurs du *Rosaire*, à vous montrer tout ce qu'il y a de grandeur et de beauté humaines dans la conduite et le caractère de Saint Paul, sous l'aspect particulier et bien modeste que nous venons de considérer ensemble. Si je n'y ai point réussi, ne vous en prenez qu'à moi. C'est que je n'ai pas su traduire ce que je sens pourtant bien vivement.

Laissez-moi vous dire en terminant que saint Paul, quand il recevait et croyait devoir accepter les aumônes spontanées que lui adressaient ses enfants, ne montrait ni moins de désintéressement, ni moins de délicatesse, ni moins de dignité. Il était avancé en âge, un vieillard — c'est son mot — et prisonnier à Rome. Les Philippiens lui avaient fait parvenir un secours d'argent qui, on l'entrevoit, fut bien opportun. Voici en quels termes l'apôtre les remercie. C'est une des belles pages que l'homme ait jamais écrites. " Or je me réjouis grandement dans le Seigneur de ce qu'enfin vous avez ravivé vos sentiments pour moi. Vous y pensiez depuis longtemps mais l'occasion ne se présentait pas. Ce n'est pas le besoin qui m'inspire ces paroles, car pour moi j'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais vivre dans la privation, je sais aussi être dans l'abondance. Dans toute espèce de circonstances, j'ai appris à avoir à satiété et à souffrir la faim, à être dans l'abondance et à vivre dans le besoin. Je puis tout dans celui qui me donne la force. Cependant, en prenant part à mon épreuve, vous avez noblement agi... Ce n'est pas que je cherche le don mais je désire le fruit abondant qui doit vous en revenir. Mais j'ai tout ce qu'il faut, je suis dans l'abondance, je suis comblé depuis que j'ai reçu par Epaphrodite ce que vous m'avez envoyé, parfum d'agréable odeur, sacrifice digne d'être accepté, agréable à Dieu. Mais mon Dieu comblera magnifiquement tous vos besoins, en proportion de sa richesse dans le Christ Jésus." Philip., IV, 10 19. Il me semble qu'il n'est pas besoin de commentaires et que l'âme de Saint Paul se dévoile assez d'elle-même dans ces paroles. Je

n'ajouterai qu'un mot. Saint Paul est notre Père dans le Christ, pour employer la formule antique et si belle. Nous avons sujet d'être fiers de lui mais aussi : Noblesse oblige.

FR. A. LEMONNYER, O. P.

— o —

La Bienheureuse Marguerite de Castello (Tertiaire Dominicaine)

(*Suite et fin.*)

V.—SUR LA TERRE COMME AU CIEL.—TRANSLATIONS.

UNE des formes les plus expressives du culte catholique envers les saints, c'est le soin de leurs tombeaux, de leurs autels, de leurs châsses et des ornements qui enveloppent leurs reliques aimées. Les marbres ne sont jamais assez rares, l'or assez pur, les tissus assez fins, les arts assez fertiles en beautés. Tous ces progrès sont toujours en retard sur son amour.

Ainsi pensait-on à Cita de Castello en 1558. Deux cent trente huit ans déjà avaient passé sur la tombe béatifiée de leur glorieuse et chère concitoyenne. Les malades y étaient venus en foule, ils avaient été guéris. Les prières, les supplications, les vœux y avaient été incessants, incessantes aussi les grâces d'apaisement, de résignation et de conversion. Tant de séculaires bienfaits firent monter dans les âmes comme un vague désir de voir cette morte si puissante qui rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds et jusqu'à la vie aux morts. Ce désir prit corps peu à peu et devint un mouvement populaire irrésistible. On résolut de transférer les reliques vénérées dans une châsse nouvelle et plus digne de l'inappréciable trésor. La cérémonie se fit avec la plus grande solennité.

Cent vingt ans plus tard, en 1678, seconde poussée du sentiment religieux vers la Bienheureuse Marguerite. Ce n'est plus une nouvelle châsse qu'il réclame, mais un nouvel autel, plus digne d'elle et de l'église des Pères. Que

ceux-ci ne craignent rien ! Leurs concitoyens, épris du même culte que leurs ancêtres pour la sainte aveugle, leur apporteront leur argent, leurs bijoux, tous leurs objets précieux. Sur l'autel superbe, étincelant du feu des émeraudes, la châsse, exhumée de son obscur réduit, sera exaltée, et tous leurs yeux pourront la voir, tous les genoux s'incliner pour l'honorer. Sous l'impulsion populaire, tous se mirent à l'œuvre avec une sainte allégresse, les artistes y donnèrent leur talent, les riches leurs aumônes, les pauvres, leur travail, les âmes pieuses leurs prières, et le premier dimanche de mai 1678, la translation eut lieu, plus solennelle, plus enthousiaste encore que celle de 1558. Le chapitre de la province romaine était alors réuni à Cita de Castello. Les capitulaires — d'ordinaire les religieux les plus en vue de la province,—assistèrent à la cérémonie, et leur présence, en lui donnant un éclat tout particulier, fut comme un hommage collectif de la vénération de l'Ordre pour son enfant du Ciel.

Moins de cent ans après, en 1743, nouvelle récognition des reliques. Il semble que les Castelliens, évêque, prêtres et fidèles, eussent besoin de temps à autre, de reprendre contact avec leur sainte thaumaturge et de s'assurer qu'elle était bien encore au milieu d'eux pour les protéger et recevoir leurs hommages. En souvenir, on inscrivit la relation suivante suivante, sur un des côtés de la châsse :

" L'an 1743, de la réparation du salut, le 4 novembre.

En présence des Illustrissimes et Révérendissimes Seigneurs Octave Gasparein, évêque de la Cité de Castello, et de Raymond Pecchioli, évêque de la cité du St-Sépulcre, comme aussi des Pères du couvent de la ville et différents autres personnages et dignitaires séculiers, fut de nouveau ouvert cette urne vénérable dans laquelle repose le corps sacré de l'Epouse du Christ, la Vierge Marguerite, citoyenne et patronne de Tiferne.

Depuis l'heureux jour de sa mort, il y a 423 ans, jusqu'aujourd'hui, tous,avec étonnement et respect, l'ont vu, non seulement intact, mais le visage vermeil et la main gauche levée, depuis cette heure, où la Vierge couchée dans son cercueil, l'étendit pour guérir une paralytique.

Ainsi pourrez-vous le voir, vous aussi, et l'honorer de vos supplications sans hésiter, car vous diriez que la Vierge n'est pas morte mais qu'elle dort."

L'action du temps, impuissante sur le corps même de la Bienheureuse se vengeait sur les habits dont la revêtait la piété luxueuse à la fois et naïve des fidèles. En 1844, le clergé de la ville, les dominicains, gardiens naturels de l'inoomparable trésor, et plus encore les habitants toujours l'œil aux aguets, reconnurent nécessaire de changer la parure de la Bienheureuse. Il se passa, cette fois là, un petit incident, bien représentatif de l'état des esprits, et qui nous a été conservé par un frère convers, témoin oculaire. Etait-ce manque de foi, étaient-ils impressionnés par la détérioration visible des vêtements de la sainte, les dominicains redoutaient que le corps lui-même n'eût été atteints. L'Evêque, Monseigneur Jean Muzzi se tenait avec eux au fond de l'église, tremblant devant une déception possible. Si on allait n'y plus trouver qu'une poussière d'ossements à forme humaine qui se résoudrait au premier contact de l'air et de la main ! Les dames de Castello seules et les tertiaires croyaient ; seules, elles eurent le courage de soulever le couvercle de la châsse. Triomphe ! A peine la châsse est elle ouverte que, souriantes et victorieuses, elles font signe aux dominicains et à l'évêque de venir. Le corps de la sainte était intact et flexible comme si elle venait de mourir. Tous s'agenouillent et chantent l'hosanna, gloire à Dieu. Rapidement, l'incroyable nouvelle se répand en ville, les portes de l'église s'ouvrent et laissent passer le flot du peuple dont la sainteté du lieu ne contient plus les effusions bruyantes. Les cœurs battent, les mains aussi, et les âmes profondément remuées s'emplissent d'une dévotion plus grande envers la Bienheureuse, honneur et gloire de Cita de Castello.

Si éclatantes qu'elles fussent, ces fêtes n'étaient que la préparation de celles de 1886. C'était le sixième centenaire de la naissance de la Bienheureuse et les habitants voulurent se surpasser encore par la foi et par l'amour. Toute la presse catholique l'annonça. La Providence qui mène tout par les infiniment petits, permit qu'un numéro,envoyé au syndic, s'égarât et tombât entre les mains d'un ouvrier très dévot à la Sainte. Celui-ci se fit le propagateur ardent

de l'idée, communiqua son enthousiasme aux camarades et finit par soulever la ville entière. Mouvement admirable qui aboutit aux journées inoubliables des 23, 24 et 25 juin. Les nombreux associés du Rosaire donnèrent aussi, de toute leur foi, de tout leur cœur, et organisèrent les démonstrations publiques et religieuses. La vaste église des Dominicains décorée pompeusement, resplendissait le soir de mille feux. Mgr l'Evêque célébra la sainte messe le premier jour du Triduum et donna, dans la soirée, la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Les deux jours suivants, dimanche et lundi, le T. R. P. Thomas Campanelli, originaire de Cita et prieur de la Minerve à Rome, le R. P. Thomas Guidobaldi, lui aussi, enfant du pays, offrirent à leur tour le saint sacrifice. Les Franciscains d'Assise chantèrent au chœur, avec une infinie douceur, selon le mode grégorien, aux mélodies si nuancées et si expressives ; Monsieur le curé de Paschasio prononça le panégyrique, et, le soir, des fusées étincelantes portèrent jusqu'aux étoiles la nouvelle de la fête, aux acclamations de la foule, qui n'en pouvait croire ses yeux.

Mais cette fois encore, la fête intérieure, la fête des âmes, celle qui honore surtout les Saints, dût réjouir le ciel attentif et penché sur la petite ville. La Bienheureuse Marguerite put y voir, à travers l'humaine allégresse, quel amour vrai de Dieu, des Saints et de l'Eglise, vibrait au fond des cœurs, avec une passion plus intense pour la liberté religieuse. Cette église de Dominicains n'était plus aux Dominicains, ils en avaient été expulsés par la révolution italienne. Les confrères du Rosaire avaient pu aux prix des plus durs sacrifices, la conserver au culte et chacun se disait en son cœur : Laissez les casernes aux soldats, les églises et leurs chaires aux Prêcheurs.

Ainsi, les siècles, avec leurs générations chargées de fleurs, passaient devant cette femme, cette aveugle, cette abandonnée, reine des cœurs, sur terre, par sa charité et par sa sainteté, reine aussi au ciel, parmi les Anges et les Vierges, par sa pureté et les illuminations divines. Elle qui a converti tant d'âmes par ses prières et par ses miracles, a certainement obtenu de Dieu le pardon de son père et de sa mère. La sainteté de la fille a couvert de sa plénitude la tache des parents. Ils sont à ses côtés, comme

autrefois, au tombeau du Fr. Jacques, mais enveloppés dans le rayonnement de sa gloire, heureux avec elle dans l'amour infini du Dieu Sauveur, heureux aussi de son amour à elle, leur enfant et leur rédemptrice, qui ne se souvient plus du tombeau de Fr. Jacques.

FR. L. BOITEL, O. P.

——— o ———

A la Vierge

———

Je veux chanter aussi sur la lyre d'ivoire
Le prodige éclatant de ta maternité ;
O toi, que Dieu se plut a revêtir de gloire,
O toi, qu'il fit un lis de candeur, de beauté.

Oui, ton chaste sein fut le merveilleux ciboire,
Par le Fils du Très-Haut de longs jours habité ;
En ce dogme pour nous il est bien doux de croire :
Tu fus immaculée en ta virginité !

A l'instant où tomba la parole de l'ange
S'éleva dans les cieux un hymne de louange,
Car de la race d'Eve était lavé l'affront.

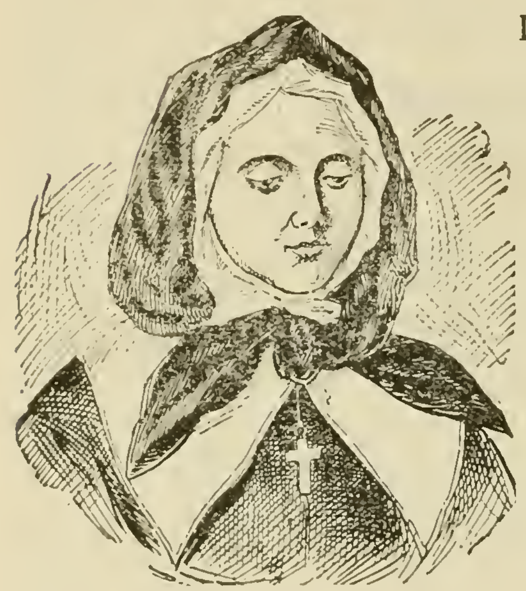
Laisse-moi donc chanter l'ineffable mystère,
Laisse-moi, ton enfant, te saluer, ô Mère !
Et des plus blanches fleurs enguirlander ton front !

J. B. MERCIER.



La Vénérable Marguerite Bourgeois

" *L'héroïsme est le triomphe éclatant de l'âme sur la chair, c'est-à dire sur la crainte : crainte de la pauvreté, de la souffrance, de la calomnie, de la maladie, de l'isolement et de la mort.... L'héroïsme est la concentration éblouissante et glorieuse du courage.*"



LA SŒUR BOURGEOIS sera-t-elle bientôt au nombre des bienheureux que l'Eglise catholique honore et chante ? Le Canada verra-t-il glorifier cette insigne bienfaitrice ? Aura-t il la joie de lui élever des autels, de lui rendre un culte public ?

Nous avons grand sujet de l'espérer. Et, en attendant, on peut affirmer sans crainte, que par son courage et sa grandeur d'âme, la Sœur Bourgeois a mérité les hommages du genre humain.

Une créature mortelle ne saurait avoir plus de force, de générosité.

Marguerite Bourgeois appartient à cette élite dont le Christ se sert pour conquérir le monde. Elle a été chez nous une grande ouvrière de Dieu, une messagère de lumière et comme dit l'Ecriture *un astre bienfaisant.* Son nom est à jamais uni aux glorieux noms des fondateurs de Montréal. On peut dire que la Vierge elle-même donna Marguerite Bourgeois à sa ville naissante "*œuvre d'une merveilleuse importance, fleurie des espérances célestes*" (1).

Sur cette terre de Ville-Marie, sacrée par tant de vertus, par tant d'héroïsme, la douce femme se consuma de

(1) M. Olier.

CALENDRIER DU MOIS DE JANVIER

1906

CALENDRIER DOMINICAIN (du Canada et des Etats-Unis)			CALENDRIER ROMAIN (des provinces ecclés. de Québec, Montréal et Ottawa).
FÊTES			FÊTES
CIRCONCISION, tout double.	1	Lundi	CIRCONCISION, double 2 classe.
Octave de S. Etienne, double.	2	Mard'	Octave de S. Etienne, double.
Octave de S. Jean, double.	3	Merc.	Octave de S Jean, double.
Oct. des SS. Innocents, donble.	4	Jendi	Oct. des SS. Innocents, double.
Vigile de l'Epiphanie, sem.	5	Vend.	Vigile de l'Epiphanie, sem.
EPIPHANIE, d. Oct. s.	6	Sam.	EPIPHANIE, d., 1 cl. *(d'ob.)*
1 *Ep.* Recouvrem. de Jésus, t.d.	7	DIM.	1 *Ep.* du Dimanche.
De l'Octave, sem.	8	Lundi	De l'Octave, sem.
" " "	9	Mardi	" " "
B. Gonzalve, C., t.d.	10	Merc.	" " "
De l'Octave, sem.	11	Jeudi	" " '
" " "	12	Vend.	" " "
Octave de l'Epiphanie, double.	13	Sam.	Octave de l'Epiphanie, double.
2 *Ep.* S. Hilaire, E. D., double.	14	DIM.	2 *Ep.* S. Hilaire, E., D., double.
S. NOM DE JÉSUS; tout double.	15	Lundi	S. NOM DE JÉSUS, d., 2 sl.
B. Stéphanie, V., double.	16	Mardi	S. Paul l'Ermite, C., d.
S. Antoine, Ab., t. d.	17	Merc.	S. Marcel, P., M., semid·
Chaire de S. Pierrre à Rome, d.	18	Jeudi	S. Antoine, Ab., double.
B. André de Pescheria, C., d.	19	Vend.	Chaire de S. Pierre à Rome, d.m,
SS. Fabien et Sébastien, Mm.t.d.	20	Sam.	L. Canut, M., sem.
3 *Ep.* Ste Agnès, V.M., t d.	21	DIM.	SS. Fabien et Sébastien, Mm., d.
S. Vincent, diacre, t.d.	22	Lundi	3 *Ep.* STE-FAMILLE, d., 2 cl.
S. Raymond de Pennaf., t.d.	23	Mardi	SS. Vincent et Anastase, Mm,, sem
B. Marcolin, C., d.	24	Merc.	Epousailles de la B.V·M. ,d, m.
Conversion de S. Paul, t.d.	25	Jeudi	S. Timothée, E. M., d.
B. Marguerite de Hongrie, V., d.	26	Vend.	Conversion de S. Paul. d. m.
S. J. Chrysostôme, E., D., d.	27	Sam.	S. Polycarpe, E. M., double.
4 *Ep.* Transl. de S. Thomas, t.d.	28	DIM.	S. J. Chrysostôme, E.D., d.
S. François de Sales, E., D., d.	29	Luudi	4 *Ep.* S. Frs de Sales, E. D., d.
Ste Martine, V. M., simple.	30	Mardi	Ste Martine, V. M., d.
S. Pierre Nolasque, C., d.	31	Mercr	S. Pierre, Nolasque, C., d.

A nos abonnés

N. B —Le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** est dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos **abonnés**

INDULGENCES DE JANVIER 1906.

Ce tableau ne renferme que les indulgences si nombreuses du S. Rosaire, ainsi que celles de la confr. du S. Nom de Jesus ou de Dieu qui se répand de plus, en plus et les absolutions du tiers-ordre de S. Dominique qui compte déjà beaucoup de membres.

1.---Indulgences communes à tous les mois

LE Ier DIMANCHE (Le 7.)

CONFR. DU S. ROSAIRE, 3 Indulg. Plénières :

1.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la confr. et *Pr.* (C. 24),
2.—*Cf. Cm. Assist.* au salut dans l'église de la confr. et *Pr.* (C. 25),
3.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la conf., *Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. 10).

Le 2e DIMANCHE (Le 14.)

CONFR. DU S. NOM DE JÉSUS OU DE DIEU 3 Indulg. :

1.—Indulg. plénière : *Cf. Cm. Vis.*, *Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. III) ;
2.—Indulg. partielle de 7 ans et 7 quarantaines ; *Cf. Cm. Vis.* à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. II) ;
3.—Indulgenee partielle de 200 jours : *Assist.* à la messe dite à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. IV).

Le Dernier DIMANCHE, (le 28.)

À TOUS LES FIDÈLES, Indulg. plénière : pour avoir *récité avec d'autres* au moins *le tiers*

... du Rosaire, 3 fois par semaine, Cf. Cm. Vis. une église ou chapelle publique et Pr. (C. app. 5).

II.---Indulgences propres au mois de JANVIER.

1.--CIRCONCISION DE N.-S.

CONFRÉRIE DU S. ROSAIRE, indulgence partielle de 30 ans et 30 quarantaines, *Visit. 5 autels* (a) dans une église, (Stations Rom.) ou chapelle publique et *Pr.* (C. 32).

CONFR. DU S. NOM DE JÉSUS, I indulg. plénière : *Assist.* à quelque office (vêpres) ou à la messe dans l'église de la confr., *Cf. Cm. Pr.* (C. II).

6.--ÉPIPHANIE DE N.-S.

CONF. DU S. ROSAIRE, 30 ans et 30 quarantaines *comme le 1er janvier;* de plus I indulg. plénière : *Cf. Cm. Vis.* (dès les vêpres) de l'église de la confr. et *Pr.* (C. 36).

23 (ou 28). S. Raymond de Pennafort, Confesseur dominicain

À TOUS LES FIDÈLES (b) : *Vis.* une église de dominicains et y prier aux intent. du souverain Pontife, *Cf. Cm.* (Benoit XIII).

J. S. PRÊTRE.

(a) Il faut se déplacer pour distinguer ces 5 visites. Comme la plupart de nos églises ont 3 autels, on peut, après une première visite au maître-autel, visiter les trois autels en commençant par un des latéraux et en allant à la suite, puis terminer par le grand. Quand il y a 5 autels (ou plus comme à Notre-Dame de Montréal), ou visite 5 autels différents. Il faut répéter les mêmes prières ou d'autres à chaque autel.

(b) Cette indulgence peut se gagner le 23 jour de cette fête dans les églises dominicaines, ou le 28 jour de cette fête dans les autres églises de la province de Québec ; (c'est le 3, le 11 ou le 18 février dans d'autres provinces ou pays).—Cette indulgence peut être gagnée par tous les fidèles dans une église de dominicains (le 23 ou un autre jour de cette fête), mais les confr. du S. Rosaire *seuls* ont le privilège, là où il n'y a pas d'église de domin., de la gagner dans une église de la confr.

Pour paraitre prochainement

Du R. P. A. Maricourt, O. P., La Sainte Messe ; Saint-Thomas d'Aquin, Patron des étudiants.

Du T. R. P. Hage, O. P., La suite des articles sur les Divertissements.

Du R. P. A. Vuillermet, O. P., l'Education de la Volonté : Le Caractère ; Une Vraie amie du Bon Dieu, la Rvde Mère Catherine A. Caouette, (Suite.)

Du T. R. P. Boïtel, O. P., Une biographie dominicaine.

D'A. C. de LisBois, Louis Hébert, (Suite.)

Un article sur les Dominicaines du Rosaire perpétuel.

Un article nécrologique sur le Rév. M. Odilon Guilbault.

MM. les Directeurs des Confréries pourront se servir du Calendrier que nous publions pour annoncer les indulgences à gagner pour la semaine. Les abréviations en italiques se lisent ainsi :

Cf. Confession ;

Cm. Communion ;

Vis. Visite à l'église de la Confrérie ;

Pr. Prières aux intentions du Pape.

On le pourra détacher de la revue et l'afficher au besoin.

Pour les DIPLOMES D'ÉRECTION des confréries dominicaines : du TRÈS SAINT ROSAIRE ; SAINT NOM DE JÉSUS ; LA MILICE ANGÉLIQUE, et pour les POUVOIRS personnels de rosarier, prière de s'adresser directement au

T. R. P. COTÉ,

Couvent des Dominicains,

ST-HYACINTHE.

DECLARATION.—Le Rédacteur et les collaborateurs de la *revue Le Rosaire* déclarent vouloir se conformer entièrement aux prescriptions d'Urbain VIII, dans sa constitution *Sanctissimus*.

labeurs. Là, elle fonda la Congrégation de Notre-Dame qu'on a appelée *une famille d'anges.*

C'est la première communauté qui se soit formée chez nous et pour le Canada entier, chacun sait qu'elle a été un immense bienfait, une grâce inestimable.

Au point de vue psychologique, on ne saurait dire l'importance de la mission de la Sœur Bourgeois. Elle a certainement beaucoup contribué à former l'âme canadienne. Car les peuples ont une âme intérieure et profonde et, ne l'oublions pas, cette âme a besoin d'héroïsme. Les orages, l'océan, les hautes montagnes et toutes les grandes forces matérielles causent souvent de l'effroi, mais la grandeur et la force morale laissent une impression toute différente et profondément douce.

Il faut donc populariser nos héros et nos saints.

Marguerite Bourgeois est au premier rang parmi ces immortels.

L'Elue de la Vierge

Marguerite Bourgeois naquit à Troyes, en Champagne le 17 avril 1620.

Sa famille était de condition médiocre et ni riche ni pauvre. Dès ses premières années, d'après ses historiens, Marguerite montra des dispositions fort remarquables. Douée de la plus heureuse facilité, elle était ardente et constante au travail. L'application, l'effort semblait ne lui rien coûter. Son adresse à toutes choses était singulière et elle avait le don inné — on pourrait dire la passion —d'enseigner.

Dès l'âge de dix ans, elle se plaisait à réunir ses petites compagnes pour les faire travailler et son ascendant sur ces enfants était extraordinaire.

Marguerite n'avait que douze ans lorsqu'elle perdit son excellente mère. Mais sa raison était si au-dessus de son âge, que son père n'hésita point à lui confier l'éducation de ses deux plus jeunes enfants et la conduite de sa maison.

On ne connait rien de cette partie de sa vie, mais on peut assurer que la fillette fut à la hauteur de ses graves devoirs, car l'humble Sœur Bourgeois, si sévère pour elle-même, ne s'est jamais accusée d'y avoir manqué.

Quand M. Olier et M. de la Dauversière formèrent à

Paris la Compagnie de Notre-Dame de Montréal, Marguerite Bourgeois venait d'avoir vingt ans. Cette jeune fille, destinée à figurer dans l'élite de l'héroïque phalange, ne tarda pas à être préparée à son extraordinaire vocation et la lumière lui vint de la Vierge, le premier dimanche d'octobre 1640.

Il y avait, ce jour là, chez les Dominicains de Troyes, fête du Rosaire avec procession solennelle et Marguerite s'y était jointe. Comme la procession défilait, devant l'abbaye des Nonnains, elle leva les yeux vers une statue de Marie qui ornait le portail, et la statue, qu'elle avait considérée bien des fois, lui parut d'une beauté ravissante, toute céleste. En même temps, une lumière surnaturelle inonda son âme de vingt ans. Elle vit le néant de tout ce qui passe ; elle comprit que la sainteté est la meilleure joie de la vie, la seule joie de la mort, et comme une flamme du ciel l'amour divin pénétra son cœur et l'embrasa.

Ce fut pour Marguerite l'heure décisive, l'heure sacrée, l'adieu irrévocable à toutes les joies de la terre : "Je me trouvai si touchée et si changée, dit-elle, dans ses Mémoires, que je ne me reconnaissais plus.... Dès ce moment, je quittai tous mes petits amusements, et me retirai d'avec le monde pour me donner au service de Dieu."

Fort jolie, elle avait aimé les toilettes fraîches, élégantes, mais à partir de ce jour, elle ne voulut plus porter et ne porta plus, dans la suite, que des habits très simples, de couleur brune ou noire, sans ornements superflus.

* * *

Son premier soin fut de faire une confession extraordinaire. Avec la plus véhémente contrition, elle accusa ses désirs de paraître, ses fautes de vanité. Elle n'en avait pas de plus graves et, toute sa vie, elle ne cessa de les déplorer.

Avec une merveilleuse ardeur, elle s'appliqua au travail de sa perfection. Son attrait dominant, ou plutôt l'occupation habituelle de son esprit et de son cœur, était de s'unir aux dispositions très saintes dont la Vierge avait animé toutes ses actions, lorsqu'elle était sur la terre. Pratique sanctifiante à laquelle elle fut constamment fidèle et qu'elle laissa aux vierges chrétiennes, dont elle devint plus tard l'institutrice et la mère, comme la base et le fon-

dement de toute la perfection de leur institut " (1).

Dès lors, se révélait l'admirable générosité dont Marguerite devait donner tant de preuves. Sa jeune âme ardente avait la soif du sacrifice, l'austère passion du renoncement entier. Dans les dépouillements elle ne voyait que les degrés par où on s'élance vers Dieu.

Sur le conseil de son confesseur, Marguerite fit des démarches pour entrer au Carmel, mais sa demande fut rejetée et elle ne fut pas mieux accueillie chez les Clarisses.

Ces humiliations ne firent qu'enflammer sa ferveur, et loin de se reprendre au monde en se voyant repoussée du cloître, elle s'attacha irrévocablement à Dieu par les vœux de chasteté et de pauvreté.

***

Marguerite avait alors vingt-trois ans et était présidente d'une congrégation de jeunes filles qui avait pour directrice la supérieure des religieuses de Notre-Dame, Sœur Louise de Sainte-Marie, propre sœur de Maisonneuve.

Cette dame avait été ravie de voir son frère se sacrifier à la fondation de Ville-Marie. Elle désirait passionnément aller partager ses périls et ses travaux, et quand les besoins de sa colonie rappelaient Maisonneuve en France, elle le pressait fort de l'emmener à Montréal, avec trois ou quatre de ses religieuses.

Maisonneuve remettait à plus tard ces enthousiastes, et pour leur adoucir ses refus, il avait accepté comme gage d'entente, une image de la Vierge autour de laquelle Sœur Louise avait écrit en lettres d'or :

Sainte Mère de Dieu, pure, au cœur loyal,
Gardez-nous une place en votre Montréal.

Les religieuses, qui rêvaient du martyre, comptaient donc aller à Ville-Marie, et Marguerite Bourgeois, qui se trouvait libre par la mort de son père, leur avait offert de les accompagner.

En attendant, elle s'occupait beaucoup des jeunes filles et faisait à Troyes, un bien considérable. Au bon sens le plus clair, le plus ferme, à la laborieuse énergie, à

(1) M. Faillon.

une piété céleste, elle joignait la grâce, la tendresse, la gaieté.

Son confesseur admirait en elle, un harmonieux ensemble des dons les plus rares, les plus heureux, ne pouvant s'expliquer qu'on l'eût refusée chez les Carmélites et les Clarisses, il en vint à croire que Marguerite Bourgeois devait fonder un nouvel institut pour l'éducation de la jeunesse. Il jugeat bien, mais ce n'était pas en France que le nouvel institut devait naître, et Dieu qui destinait Marguerite à l'apostolat lointain, la préparait à sa rude mission par d'immenses grâces.

Chaque fois qu'elle communiait, Notre-Seigneur se plaisait à répandre en son cœur des torrents de flammes et de délices. Il daigna même se montrer à elle, dans l'hostie. Ravie de sa beauté, elle vécut ensuite comme un ange qui viendrait sur la terre habiter un corps mortel, n'usant plus des choses nécessaires à la vie qu'avec dégoût. C'était, dit M. Faillon, la disposition où Dieu voulait faire entrer cette grande âme, pour la rendre capable d'exécuter les desseins qu'il allait lui manifester en l'appelant à Ville-Marie ".

La lutte entre la civilisation et la barbarie y était toujours terrible et Ville-Marie devait couter encore bien des années d'alarmes, d'efforts, d'angoisses et de combats. La petite garnison, décimée par l'atroce guerre de surprises des Iroquois, ne comptait plus que dix-sept hommes valides et Maisonneuve s'était décidé à passer en France demander du renfort à la Compagnie de Montréal. Il en avait obtenu une recrue de cent huit hommes d'élite et avant de s'embarquer, il vint à Troyes voir ses sœurs : Mme de Chuly et la supérieure des religieuses de Notre-Dame.

Or, deux ou trois jours avant son arrivée, Marguerite Bourgeois vit en songe un homme qui lui était inconnu, et elle eut intérieurement une impression extraordinairement forte, qu'elle aurait avec lui des rapports très particuliers que Dieu ferait naître pour sa gloire.

Ce rêve l'impressionna étrangement ; elle en parla à plusieurs personnes.

Cependant Maisonneuve, aussitôt à Troyes, s'empressa d'aller au couvent de Notre-Dame voir sa sœur.

Celle-ci revit son frère avec une extrême joie et, vivement secondée par quelques-unes de ses religieuses, elle renouvela ses instantes prières pour qu'il les emmenât à Montréal.

Dans l'état où se trouvait Ville-Marie, y tenter un établissement de religieuses cloîtrées, eut été un acte insigne de folie et Maisonneuve n'eut pas de peine à le prouver.

Mais sa sœur ne voulait pas accepter ce nouveau refus et, dans l'espoir de disposer son frère à les emmener, elle lui parla de Marguerite Bourgeois, présidente de la Congrégation externe, et des avantages inappréciables que sa colonie pourrait retirer d'une fille de cette valeur et de cette vertu.

Elle parla si bien, avec tant de conviction que Maisonneuve désira la connaître et pria sa sœur de la faire appeler. On l'envoie donc chercher. Mais à peine entrée dans le parloir, Marguerite, apercevant Maisonneuve, s'arrête et toute saisie de surprise, s'écrie : "Voilà celui que j'ai vu dans mon rêve." Naturellement, on voulut avoir l'explication de cette étrange exclamation et Marguerite raconta son songe.

Les religieuses riaient, mais le fondateur de Montréal ne partageait pas cette gaieté et un sentiment extraordinaire de respect et de confiance le pénétrait. A peine eut-il vu, eut-il entendu Marguerite qu'il eut en elle une foi profonde, absolue. Il comprenait que cette jeune fille était un grand don de Dieu à sa colonie naissante, et sans hésiter, il lui demanda si elle consentirait à se dévouer à l'œuvre de Montréal. "Oui, dit-elle, si mes supérieurs l'approuvent, j'irai avec bonheur à Ville-Marie."

Fort surprises de ce dénouement, les religieuses protestèrent, mais sans succès. La décision du héros était prise. Alors, dit M. Faillon, ces généreuses femmes craignant d'être à jamais déçues de leurs esperances, s'adressèrent à Marguerite et lui dirent qu'elle devait leur être fidèle, lui donnant ainsi à entendre, qu'ayant été invitée par les religieuses de la Congrégation à les suivre au Canada, elle ne devait y aller qu'en leur compagnie. Mais Marguerite répondit agréablement :

"Il est vrai, j'ai promis de vous accompagner si vous

alliez dans ce pays, mais je n'ai pas promis, si vous tardiez trop, de ne pas y aller sans vous."

Les autorités religieuses approuvèrent la résolution de Marguerite. Mais elle avait espéré emmener une compagne. La Compagnie de Montréal n'ayant pas permis à Maisonneuve de lui accorder cette satisfaction, elle se trouva dans une grande angoisse. Il répugnait à sa délicatesse de s'en aller si loin, seule avec un gentilhomme qu'elle connaissait à peine et une recrue de soldats. Cela lui semblait contre la prudence, contre les convenances.

Elle exposa ses craintes à son confesseur. Il lui répondit :

" M. de Maisonneuve est le chevalier de la Reine du ciel, mettez-vous sous sa conduite comme sous la garde d'un ange."

Dans ses supérieurs, Marguerite voyait Dieu lui-même et elle n'hésita point à obéir. Elle se disait : "Dieu m'a créée, je suis sa chose, je dois exécuter ses ordres, quels qu'il soient."

Mais chacun sait combien profond est la tendresse qui nous lie au sol natal. Puis, il fallait s'en aller dans une contrée sauvage, affronter des périls dont le moindre suffisait à faire dresser les cheveux.

Il semble donc qu'une faible femme était en droit de demander à Dieu un signe manifeste de sa volonté. Et ce signe que Marguerite n'osait désirer, il plut à Dieu de le lui donner ou plutôt, il voulut que la Vierge lui apparut, la rassura elle-même : " Va, lui dit la Reine de Ville-Marie, va, je ne t'abandonnerai point."

Les cruelles appréhensions de Marguerite se dissipèrent à l'instant ; comme un torrent de lumière, une grande certitude inonda son âme. " Rien ne me semblait plus difficile," dit elle.

Cependant, comme elle était très sensée et très humble, elle n'osait trop croire à la réalité de l'apparition.

" Après cette apparition, dit-elle, comme je craignais les illusions, je pensai que si cela était de Dieu, je n'avais que faire de rien porter pour mon voyage. Je dis en moi-même : " Si c'est la volonté de Dieu que j'aille à Ville-Marie, je n'ai besoin d'aucune chose."

Il faut bien se souvenir qu'alors le Canada était sau-

vage, qu'on n'y trouvait rien des nécessités de la vie. Ceux qui venaient s'y établir avaient donc grand soin de se pourvoir de tout. Mme de la Peltrie avait frêté un vaisseau de son bagage et de celui des religieuses Ursulines.

Mais au lieu de faire provision de hardes, de meubles, de comestibles, Marguerite se prépara au grand départ, en distribuant aux pauvres ce qu'elle possédait. Elle ne garda même pas le peu d'argent qu'elle avait et quitta Troyes (en février 1653) *n'emportant ni blanc ni maille*, mais seulement un petit paquet qu'elle pouvait porter sous son bras.

(A suivre)

Malbaie, 1905. LAURE CONAN.

——o——

L'Apostolat Moderne



ETAILLE, le peintre des gloires militaires de la France, nous a laissé un tableau intitulé *Le Rêve*. Je l'aime, car il est pour moi la vivante image de la situation de notre jeunesse, qui elle aussi a son rêve.

C'est la nuit. Les soldats couchés dans la plaine, enveloppés dans les plis de leurs manteaux, dorment d'un tranquille sommeil. Au bivouac tout est calme. Le drapeau soigneusement plié, repose au sommet de deux faisceaux d'armes.

" Dans le lointain, au-dessus des têtes endormies, d'innombrables bataillons apparaissent. Les étendards flottent au vent ; les épées brillent dans le demi-jour du ciel ; la lutte s'achève, les ennemis sont en fuite. C'est le rêve de la victoire."

Actifs, généreux, enthousiastes, nos jeunes gens soupirent après le moment où, sans compter, ils pourront se dévouer aux saintes causes qui font battre leurs cœurs. Ils rêvent de conquêtes, de jours glorieux, ils veulent être des apôtres, des soldats de Dieu.

***

Pour devenir un apôtre, suffit-il de le vouloir ? Un apôtre ne s'est jamais improvisé et ne s'improvisera jamais.

Pour ce dur métier, il faut, et cela est plus nécessaire en notre temps qu'en aucun autre, il faut un apprentissage. L'action du missionnaire sera profonde, efficace dans la mesure même de sa préparation.

Dans l'enfièvrement de notre monde moderne, n'oublie-t-on pas trop facilement cette vérité ? Il est nécessaire d'aller vite, dit-on ; la marée montante du mal menace de nous submerger, l'ennemi avance, il faut se jeter en travers de la route pour l'arrêter. Sans doute le temps presse, l'heure n'est plus aux discussions irritantes, aux lamentations stériles, elle est à l'action. Si nous ne savons pas opposer une prompte et énergique résistance, nous sommes perdus.

Mais est ce une raison pour se lancer sans préparation à corps perdu dans la mêlée, comme le font certains jeunes gens, à peine sortis des collèges. Je comprends très bien qu'ils aient besoin d'action, la vie est si intense à cet âge, et je suis le premier à excuser les bruyantes incartades des étudiants qui manifestent d'une façon un peu trop juvénile et parfois un peu trop frappante aussi, l'attachement à leurs principes. Mais il est une chose incontestable, c'est que nous ferions beaucoup plus de bien, si nous voulions retarder un peu notre entrée dans la vie active, pour nous initier au rôle social que nous sommes appelés à jouer.

Une préparation à l'apostolat est donc nécessaire. En quoi consiste-t-elle ? Pour le savoir, demandons-nous ce que c'est qu'un apôtre.

" Si je voulais le peindre en quelques traits, disait un jour le P. Didon, je dirais de lui : c'est à la fois un voyant, un soldat et un martyr ; il est fait de lumière, d'énergie et de générosité ; il parle comme un voyant, il lutte comme un soldat, il meurt comme un martyr. Pas d'apôtre sans une haute clairvoyance des grands mystères de l'Infini. N'est-il pas l'homme qui doit nous *révéler à tous l'économie du sacrement caché dans l'éternité en Dieu.* Mais pour propager la vérité, il faut bien qu'il la comprenne et qu'il en ait le sens profond. S'il ne la voyait pas dans sa splendeur, comment pourrait-il être ravi par elle ; et où s'allumerait cet enthousiasme qui fait de lui une nature de feu ? La vérité le domine par dessus tout : elle devient en lui une conviction indomptable, il sait l'art de charmer, d'é-

mouvoir, de persuader, de convaincre. Il est le tacticien et le stratégiste habile de la doctrine. Dans d'autres intelligences la doctrine est comme une étincelle sous la cendre, dans l'intelligence apostolique elle est comme un volcan. Aussi est-il dit de saint Paul, le type des apôtres, qu'il a été ravi au troisième ciel, et qu'il y a entendu des arcanes intraduisibles en langue humaine. Tous ceux qui suivent les traces d'un tel maître n'ont pas été ravis sans doute à de telles hauteurs ; mais, soyez en sûrs, si un homme n'a pas entendu quelque écho de l'éternité, s'il n'a pas entrevu, quoique à travers un nuage, quelque rayon du soleil de Dieu, cet homme ne sera jamais un apôtre."

L'apôtre doit être avant tout un homme de lumière.

N'est-ce pas de la lumière que demande notre génération assoiffée de vérité. Longtemps elle a erré de système en système et qu'y a-t-elle trouvé ? l'émancipation, la grandeur qu'elle rêvait ? Non ; mais le désenchantement du cœur, le démantèlement de la conscience,avec le débordement des mœurs qui en est le résultat !

Fatiguée de ces doctrines qui entraînent avec elle tant de déceptions, de souffrances et de honte, fatiguée de courir sur une route poussiéreuse dont elle ne voit pas et ne pressent même pas l'issue et où tout est insécurité,elle s'est arrêtée. Couchée le long du chemin, saisie par le froid, sous un ciel triste et voilé, elle attend que le bon Samaritain vienne panser les plaies de sa pauvre intelligence et lui apporte un peu de nourriture.

De la lumière, on en réclame partout, en politique,en science, en sociologie, dans l'étude des choses religieuses ; et, c'est à nous, apôtres catholiques, d'entendre cet appel déchirant et plaintif des âmes contemporaines et de faire luire devant leurs pauvres yeux enténébrés, cette lumière, si ardemment désirée.

L'apôtre a besoin encore de lumière pour le guider dans son action.

Comment, sans elle, notre action pourrait-elle être efficace et répondre aux besoins si spéciaux de notre temps ? Sans lumière nous agissons au hasard, nous dépensons le meilleur de nos forces en pure perte, et avec la meilleure bonne volonté nous nous exposons à d'épouvantables mécomptes et quelque fois même à tomber dans

de lamentables erreurs. Combien n'en rencontre-t on pas aujourd'hui, qui, peu au courant des questions religieuses et sociales, sous prétexte d'attirer à eux, sacrifient les principes les plus essentiels du Christianisme, ou, s'il ne les abandonnent pas, s'efforcent de les accommoder au goût de l'époque, oubliant que pour le mal on doit être d'une intransigeance absolue et que les demi-capitulations font plus de tort à la cause de la vérité que l'erreur elle-même.

Soyons ennemis des ténèbres. " Dans les ténèbres, on ne sait pas où l'on va, on ne sait pas ce qu'on fait ; on se heurte, on se blesse à tout ; on brise sans le vouloir des existences précieuses ; on écrase les choses délicates, des fleurs qui ne se relèveront plus, des plantes qui seraient devenues des arbres. Dans les ténèbres, on suit l'ornière, ou le ruisseau ; on piétine dans la boue, parfois dans le sang. Dans les ténèbres, on recule croyant avancer" (1).

Faire de la lumière dans les esprits, n'est ce pas le meilleur moyen, j'allais dire l'unique moyen de travailler efficacement à la régénération de notre société malade.

" Si le salut doit venir de quelque part, ce n'est pas de tel ou tel boulversement politique, mais d'un changement d'idées et de doctrine qui rétablirait l'ordre d'abord dans les intelligences ; les doctrines engendrent les faits(2). C'est la mentalité même, c'est l'esprit qu'il faut changer.. Les changements à opérer pour ramener parmi les hommes le règne de Dieu sont des changements intérieurs, des conversions de l'esprit. Ce n'est pas par une législation, par des combinaisons politiques que l'on peut obtenir de pareille conversion " (3). Que d'illusions à ce sujet ! Nous avons des yeux pour ne point voir. L'histoire du passé devrait cependant nous instruire !

N'est-ce pas ainsi qu'ont agi nos grands modèles dans l'apostolat ? Qu'a fait le Christ ? Il s'est présenté aux hommes comme *la lumière du monde*, et il n'est venu sur cette terre, c'est lui-même qui nous l'a dit, que pour rendre témoignage à la Vérité.

Et les apôtres qu'ont-ils fait pour conquérir les âmes

---

(1) Klein.—*Quelques motifs d'espérer*, page 284.
(2) Mgr Baunard — *Espérance* — Préface.
(3) Yves de Querdec -- *Le Fils de l'Esprit* — page 24.

à Jésus. Ils ont annoncé à toute la terre les paroles de vie tombées des lèvres du Maître. Ils ont été, eux aussi, les témoins de l'Eternelle Vérité.

Et les apôtres modernes, ceux que nous admirons auréolés de sainteté, brillant au firmament de l'Eglise, comme ceux que nous voyons agir sous nos yeux dans les rangs du clergé et parmi les laïques, qu'ont-ils été et que sont ils encore ? Sans doute des hommes d'action, mais avant tout,des hommes de lumière.

Le mouvement catholique qui, avec Chateaubriand, de Maistre, de Bonald, Lamennais, Montalembert, Lacordaire, Ozanam, Gratry et tant d'autres, a jeté un si vif éclat sur le XIXe siècle et a donné comme un regain de jeunesse à la vieille église de France, après la terrible crise de la Révolution, n'en est-il pas une preuve ? Que voulaient-ils ces hommes de science, ces hommes de lettres, ces orateurs de génie, ces philosophes et ces historiens, sinon refaire aux hommes de leur temps, une mentalité catholique. Ils ont jeté dans l'âme populaire des principes qui sourdement se sont développés et grâce à cette infiltration lumineuse, la société nous est un jour apparue comme transformée. Leur apostolat avait été une œuvre de clarté et une œuvre de doctrine.

***

La lumière suffit-elle à l'apôtre ? " Pour gagner des prosélytes, il faut une âme vaillante, prète à toutes les épreuves et à toutes les luttes, une âme robuste qui ne capitule pas, une âme audacieuse qui sache aller au-devant du péril, une âme guerrière en un mot ; car la vérité, la vérité chrétienne surtout, a des ennemis et des ennemis implacables. Vous la possédez : fort bien. Croyez-vous que pour la répandre, il n'y ait qu'à ouvrir les lèvres, à s'en aller de porte en porte, annonçant aux âmes distraites le Dieu qu'elles oublient ? La parole divine est une semence qui, pour lever et fructifier a besoin de la tempête. Tout s'insurge contre elle, la nature, les évènements et les hommes. La nature élève ses barrières, dresse ses montagnes, étend ses mers inexplorées, ses glaces ou ses déserts de feu devant les pas de l'apôtre ; l'homme lui oppose des barrières plus formidables ; ses passions et ses préjugés, ses intérêts et ses haines, le glaive des Césars et la politique

de leurs ministres, ses doctrines et son immense corruption.... que sais-je encore ? Qui dirà à la nature : " Ecarte-toi, abaisse tes montagnes ; rapproche tes continents ; ton maître et le mien veut passer. " Qui dira aux tyrans, aux peuples, aux multitudes ameutées ; " Arrière, il faut que le Verbe de Dieu circule ; on n'entrave pas plus sa vérité, qu'on ne fait échec à sa justice." Qui dira cela ? Je l'ignore ; mais celui-là sera vraiment apôtre, car il est le soldat de Dieu, et il sait guerroyer pour la vérité" (1).

A l'apôtre, il faut donc une volonté de fer, capable de renverser tous les obstacles, ne connaissant ni la lassitude ni le découragement, car il lui faudra travailler souvent sans constater immédiatement le résultat de ses efforts. Il faut qu'il soit un homme de caractère, capable de mettre son empreinte sur les hommes et sur les choses, ennemis de toutes les compromissions. Il faut surtout qu'il vive dans sa propre vie les doctrines qu'il prêche aux autres. On croit à un apôtre qui se sacrifie, qui s'immole, qui meurt pour la vérité. Et cela est d'autant plus nécessaire aujourd'hui qu'on ne veut plus reconnaître notre désintéressement. Volontiers le peuple s'imagine que nous nous servons du catholicisme et des doctrines sociales que nous préconisons, comme d'un instrument politique pour arriver au pouvoir ou comme d'un moyen un peu vieillot pour sauver nos coffres-forts en danger.

Dans ses rapports avec ses semblables comme dans l'intimité du foyer, l'apôtre doit être juste et honnête, pratiquer avec zèle cette religion qu'il défend dans ses paroles, user de l'argument irrésistible de l'exemple qui confirme si éloquemment l'action ; il doit aller au peuple avec bonté et simplicité et non pas avec morgue et hauteur Qu'il prenne garde de n'être qu'un beau diseur détruisant par sa vie le bon effet de sa parole. A ce prix seulement il sera un conquérant, un véritable sauveur d'âmes.

***

Par ce qui précède, on voit clairement qu'une double préparation s'impose à l'apôtre : *une préparation intellec-*

---

(1) P. Didon, O. P. — *L'Apôtre* — Discours.

tuelle qui fera de lui, suivant le mot de saint Jean, *un fils de lumière*, et une *préparation morale* qui fera de lui, *un homme de volonté et de caractère*, un homme honnête et un chrétien sans reproches. Nos lecteurs s'en souviennent, nous avons étudié dans les pages du *Rosaire*, pendant l'année 1904, *la préparation intellectuelle*, et l'an dernier nous avons consacré plusieurs numéros de cette revue, à l'étude de la préparation morale, de l'éducation de la Volonté. Nous n'avons pas terminé la série d'articles que nous avions annoncée ; dès le mois prochain nous continuerons (1).

Puissent ces pages être utiles à la jeunesse pour qui elles sont écrites. Faire un peu de bien à ces jeunes âmes, les aider à être foncièrement vertueuses, c'est là notre vœu le plus cher.

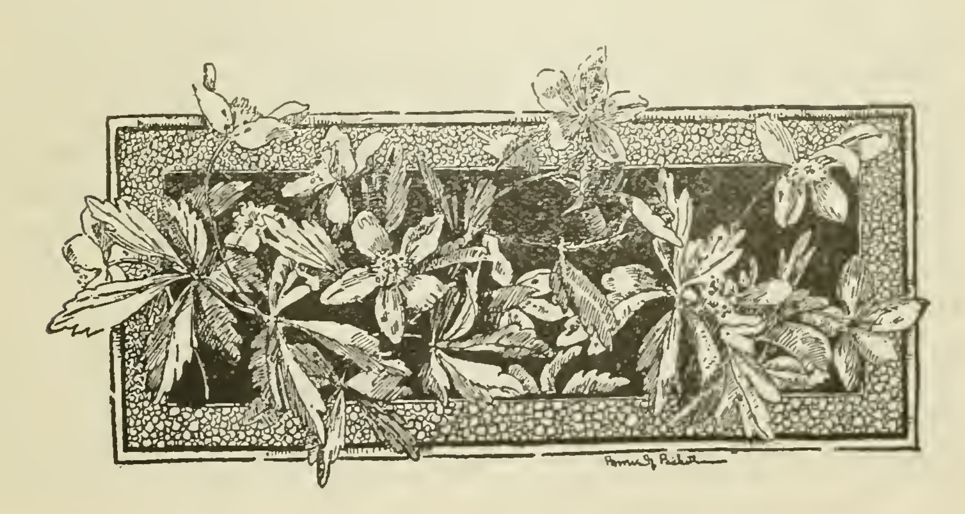
Jeunes gens :

> Aimez votre jeunesse, aimez, gardez la toute ;
> Elle est de vos ainés l'espoir et le trésor ;
> Portez la fièrement sans en perdre une goutte ;
> Portez-la devant vous comme un calice d'or....

FR. A. VUILLERMET, O. P.

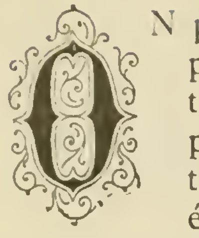
---

(1) On peut se procurer dans nos bureaux les années du Rosaire 1904 et 1905. Nous ferons des conditions spéciales à la Jeunesse des Ecoles. Cette année nous étudirons : Le Caractère — Les moyens d'éclairer et de fortifier la volonté, etc.



Le Bx Gonsalve d'Amaranthe

(10 Janvier)



N peut dire que le Bx. Gonsalve d'Amaranthe représente par toute sa vie un des traits caractéristiques de l'Ordre de St-Dominique : la contemplation avant l'action. Tous les saints, mais surtout les saints de l'Ordre de St-Dominique ont été des contemplatifs et ceux làqui ont le plus donné à la vie active, un St Vincent Ferrier par exemple on commencé par contempler avant d'agir. *Tradere aliis contemplata* livrer aux autres le fruit de la contemplation telle est d'ailleurs la définition de l'Ordre donnée par l'un de ses plus illustres représentants : St-Thomas d'Aquin.

Si nous parcourons la vie de notre bienheureux ce trait particulier nous apparaîtra à chaque pas, que nous le prenions dès le berceau, ou que nous le suivions avant son entrée dans l'Ordre, à la cure de St-Pélage, à Jérusalem auprès du tombeau du Sauveur, ou enfin dans sa vie religieuse dont il fit, nous dit son historien, une alternative de solitude et de prédication.

C'est vers l'année 1187 qu'il naquit, à Arriconha, petit village de l'archevéché de Braga en Portugal. A peine baptisé, du nom de son père, Gonsalve, il manifestait déjà son amour pour la contemplation. La vue de Jésus en Croix arrêtait ses larmes et il ne se lassait pas de regarder les images des saints qui remplissaient l'église. Venait-il à pleurer, le matin à son réveil, comme il arrive souvent aux petits enfants, sa nourrice le portait à l'Eglise, aussitôt il se taisait, occupé qu'il était à contempler de pieux tableaux, sans que rien ne pût l'en distraire. C'est dans cet amour de la contemplation qu'il grandit auprès de ses parents, de la noble famille de Pereira. Confié à l'archevêque de Braga, il étonne celui-ci par sa docilité et ses rapides progrès dans la piété. Dieu, sans aucun doute, appelait à lui cette âme d'élite, l'archevêque le comprit et il résolut de lui conférer les saints Ordres. La cure de St-Pélage étant devenue vacante, notre bienheu-

reux reçut la mission d'aller l'occuper, comme légitime pasteur. C'était une bien lourde charge pour ses jeunes épaules, mais les âmes d'oraison, puisent dans leur continuel commerce avec Dieu, des lumières spéciales, pour conduire les autres dans les voies du salut.

A St Pélage donc, il mène une vie exemplaire, et se livre à des veilles prolongées et à de longues méditations. La vie du Sauveur qu'il lit et relit sans cesse, allume en son cœur le désir d'aller visiter à Jérusalem les lieux mêmes qui ont été le théâtre du ministère, de la passion et de la mort de son adorable Maître. Il part, après avoir confié son troupeau à un neveu qu'il a formé lui-même pour ce ministère. Arrivé en Palestine il y reste quatorze années, et, seul son amour pour les âmes dont il a encore la charge, l'arrache à ces délices de contemplation. Mais s'il quitte ces lieux bénis, c'est pour aller continuer en Portugal, au milieu même de ses travaux apostoliques, sa vie de continuelles oraisons. D'ailleurs, Dieu qui connaissait le besoin de son âme, se réservait d'y satisfaire. A son arrivée à St Pélage, la porte de sa propre maison lui reste obstinement fermée. Le nouveau curé, son neveu fait semblant de ne pas le reconnaître.

Rejeté de sa propre demeure, couvert de plaies, mais ayant puisé dans ses méditations la patience et l'amour de l'humiliation, notre Bienheureux sent plus que jamais le désir de la solitude envahir son âme, et il va dans la retraite se préparer à de nouveaux combats et à de nouvelles victoires.

Les saints ont vite trouvé des déserts pour se retirer et vivre seuls avec Dieu, étrangers aux bruits du monde. Le lieu que le bienheureux Gonsalve se choisit n'était pas loin des endroits habités, il sût cependant s'y bâtir une solitude et c'est du nom de cette nouvelle retraite, Amaranthe, sanctifiée par le passage d'un saint, que la postérité se plaira désormais à le désigner.

Toutefois, comme il ne voulait pas, nous dit son historien, "séparer des douceurs de la contemplation, les travaux de l'apostolat", le bienheureux Gonsalve abandonnait de temps en temps sa chère solitude, pour aller cathéchiser les campagnes et les villages voisins. Un auditoire toujours nombreux accourrait à son appel, et il ac-

complissait un bien considérable, si grand était l'amour avec lequel il parlait de Dieu et si éclatante aussi sa vertu et sa charité pour tous. Ses discours n'étaient pas vides, comme le sont trop souvent les nôtres, et cela parce qu'il vivait continuellement de Dieu, gardant au milieu de sa vie la plus active, le recueillement et le silenee, dont seules sont capables, les âmes habituées à l'oraison.

Notre saint aspirait chaque jour après une vie plus parfaite, et, ayant jeûne et prié plus que de coutume, il se mit à demander à la Sainte Vierge de lui faire connaître la volonté de Dieu à son sujet. Marie lui apparût et lui indiqua que Dieu voulait qu'il devint religieux, lui désignant un Ordre dans lequel on a coutume de commencer et d'achever l'office par l'*Ave Maria*. Le bienheureux Gonsalve se mit en quête de cet ordre, et ayant assisté un jour à l'office, dans un couvent de frères prêcheurs, il se rendit bien vite compte que c'était là que Dieu l'appelait.

Ayant reçu l'habit de St-Dominique, il n'eût pas à changer la vie qu'il avait menée jusque là, mais il pût s'y perfectionner à son aise. C'est qu'en effet, le patriarche Dominique avait reçu de Dieu la mission de fonder un ordre de religieux dont la vie toute entière se partagerait entre la contemplation, et le ministère apostolique. C'est dans la récitation publique de l'office divin, dans l'étude, dans les observances monastiques, toutes formes spéciales de contemplation,que le frère prêcheur va puiser les enseignements divins qu'il pourra répandre ensuite dans les âmes désignées à son apostolat.

Notre saint était donc bien chez lui dans cet ordre, et ceux qui furent chargés de lui, étaient bien faits aussi pour le comprendre. Ils lui permirent de se retirer dans sa solitude d'Amaranthe, et là, aidé des nouvelles grâces qu'il puisait dans l'observance rigoureuse de la règle qu'il venait d'embrasser, il continua de méditer et d'instruire les âmes. Celles-ci vinrent à lui si nombreuses, que son désert ne tarda pas à se transformer en une véritable ville qui devint du nom de ce lieu même, la ville d'Amaranthe. Dieu manifesta au peuple qui accourait auprès du saint, combien lui était agréable l'âme de ce bon et fidèle serviteur, en lui donnant le don des miracles. Lorsque le bienheureux Gonsalve désirait quelque chose, qui parais-

sait impossible aux hommes, il se mettait en oraison et Dieu l'écoutait. C'est ainsi qu'il bâtit en peu de temps, un pont à l'endroit le plus rapide de la rivière Tamaga qui traversait Amaranthe, et cela, sans qu'aucune des difficultés inhérentes à une si grande entreprise, pût arrêter jamais son travail.

Bientôt cependant, le moment vint, où Dieu voulut s'unir plus parfaitement encore cette âme, qui durant une vie déjà si longue et si bien remplie, n'avait cessé de se maintenir en sa présence. Notre saint tomba malade, et s'étant préparé à la mort, il attendit le moment que Dieu lui avait révélé, continuant à prier et à prêcher, de son lit, dont il avait fait une chaire. Enfin le 10 janvier 1259 à l'âge de soixante-douze ans, assisté, nous dit son historien, "de la Sainte Vierge et d'une troupe de bienheureux" il rendit sa sainte âme à Dieu. Marie l'accompagna dans le ciel où il allait pouvoir contempler pendant toute l'éternité ce Dieu dont il avait sans cesse recherché la societé ici bas.

F. V. de Kerdanet, O. P.

—— o ——

Chronique Dominicaine

SOMMAIRE.—Mission de Mésopotamie.—En Russie.—Un nouveau baromètre.—Le P. Denifle et Renan.—Hasard ou Providence.—Au Congrès de Lille.—Mission du Brésil.—Vers Saint Paul.

Mission de Mésopotamie.—Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du mouvement de conversion des tributs nestoriennes. Pour leur montrer combien ces retours à l'Eglise romaine sont sérieux, nous rapportons le fait suivant :

On a jadis arrêté et conduit à Van le chef principal de ce mouvement vers le catholicisme, Nemrod-Bey, frère du métropolite nouvellement converti. Le plan des hérétiques

était de le faire condamner à l'exil et de peser ensuite sur la population néo-catholique pour la ramener dans le sentier de l'erreur. Les déclarations franches de Nemrod ont mis à jour ce plan intéressé et il fut remis en liberté.

Le pays entier d'Achita, composé de mille familles nestoriennes, a demandé son admission au catholicisme. L'évêque de Deré, avec sept prêtres, huit étudiants et plus de trente chefs de villages nestoriens ont fait leur abjuration solennelle en présence du Patriarche et du P. Galland, supérieur de la mission dominicaine. Continuellement des prêtres et des diacres arrivent à notre couvent de Mossoul pour abjurer l'hérésie et s'instruire près des religieux de la même mission.

* * *

En Russie.—Dieu, qui sait toujours tirer le bien du mal, n'aurait il pas voulu les désastres de l'Empire Russe pour lui faire expier le martyre de tant de milliers de nos frères et ensuite l'appeler à la conversion ? Quoi qu'il en soit, des concessions de tolérance religieuse viennent d'être faites dont les frères-prêcheurs, qui furent les premiers à la peine, ont également voulu être les premiers à profiter. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre ce que nous dit à ce sujet le P. Libercier, dominicain, établi à Moscou depuis longtemps. Là aussi, le bien commence à se faire plus ouvertement et plus librement et nos pères, non contents du travail continuel de leur paroisse, ont fondé un bulletin paroissial, dans lequel, par des articles très variés ils s'efforceront de réveiller l'esprit chrétien en face des aberrations de la foi, du culte superficiel et des énormités sociales des schismatiques.

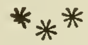
* * *

Un nouveau baromètre.— Un dominicain espagnol, le R. P. Gérard, vient d'inventer un nouveau baromètre d'une extrême sensibilité. Les revues scientifiques européennes en font le plus grand éloge. C'est un nouveau service rendu aux sciences physiques dans lesquelles le Révérend Père jouit déjà d'une renommée bien méritée.

* * *

LE P. DENIFLE ET RENAN.—Dans un article récemment paru sur le P. Denifle, O. P., le célèbre sous-archiviste du Vatican dont nous avons dernièrement annoncé la mort, nous détachons le trait suivant, et nous en certifions l'authenticité, car nous l'avons entendu raconter par le Père lui-même, au couvent de Flavigny.

Un matin que, installé en haut d'une échelle, à la bibliothèque nationale,à Paris, le P. Denifle était absorbé dans la lecture de quelque document, il fut tiré de son étude par un inconnu qui, avec mille politesses, lui exprimait toute sa satisfaction de l'avoir rencontré. Insensiblement, le nouveau venu, fin causeur, fit dévier l'entretien du côté religieux et l'on se mit à parler de je ne sais quel ouvrage de Renan : "Ah ! oui, Renan, Renan,s'exclama le P. Denifle, Renan, un farceur !" et du haut de son échelle il continua de *dauber* l'auteur de la *Vie de Jésus*. Cependant, son interlocuteur ne manifestait à cette sortie, ni surprise, ni dépit, mais, au contraire, en paraissait fort diverti. Enfin, quand le P. Denifle eut achevé : "Merci, mon Père, vous m'avez fort intéressé, lui dit son interlocuteur, mais je suis pressé ; néanmoins, souffrez que je me présente" ; et il lui tendit une carte, avec, au milieu, un menu "Ernest Renan !" Alors, ajoutait le P. Denifle sur un ton de profond remords, j'eus voulu le rappeler pour parler plus fort encore.



HASARD OU PROVIDENCE.—Dans les rues qui avoisinent notre église de Santa Maria di Castello à Gênes, on rencontre souvent un petit garçon conduit par sa mère et portant l'habit complet d'un religieux dominicain. La chose attire naturellement l'attention et la curiosité des passants, qui se demandent aussitôt : Pourquoi cela ?

Le voici : le 4 août dernier, jour de la fête de Saint Dominique, le petit Jean Brussone, âgé de trois ans,habitant la rue S. Croce, 7, se penchant à la fenêtre, perdit l'équilibre et tomba sur le pavé. A l'ambulance de la place Sarzano, où l'on s'empressa de le transporter, on constata une congestion cérébrale, outre les blessures du cuir chevelu. Le docteur Marugo déclara que le cas était désespéré et qu'il n'y avait rien à faire pour sauver le pauvre

petit. Mais la mère, pleine de foi, avait invoqué Saint Dominique et s'était écriée au moment de la catastrophe : " O saint Dominique, sauvez le ! " Elle avait en même temps fait vœu de l'habiller en dominicain pendant un an, s'il était sauvé. Contre toutes les prévisions du médecin, il put quitter le lit. Aujourd'hui, il est complètement guéri et l'on ne remarque aucune trace de l'accident.

Est-ce le hasard ? On croit généralement que c'est une grâce très signalée.

* * *

Au Congrés de Lille.—Le R. P. Rutten, dominicain, qui est le grand organisateur des Syndicats chrétiens de Belgique (ce religieux a vécu pendant un an de la vie des houilleurs, descendant à la fosse et y travaillant), a prononcé au Congrès des Catholiques du Nord de la France, tenu récemment à Lille, un discours fort remarqué sur la question ouvrière.

L'accueil chaleureux fait au jeune frère prêcheur montre combien on est sympatique à son œuvre et ne peut que l'encourager à se dévouer encore davantage aux intérêts de la classe ouvrière.

* * *

Mission du Brésil.—Les principaux citoyens de Paracatu (Minas-Geraes) viennent d'adresser au R. P. Hyacinthe Lacomme, supérieur des missionnaires dominicains français au Brésil, une pressante supplique à l'effet d'obtenir l'établissement dans leur ville de deux écoles chargées de donner, sous la direction des Pères Dominicains, l'instruction et l'éducation aux enfants des deux sexes.

Les Sœurs dominicaines françaises de Sèvres ont fondée en 1902 à Bello Horizonte, dans la province de Mina, un pensionnat. Cette année le nombre des élèves a considérablement augmenté. Les familles les plus influentes de la région y envoient leurs enfants, qui toutes parlent français.

* * *

Vers Saint-Paul.—"Pour la culture doctrinale, dit le R. P. Gardeil, les Epitres de Saint-Paul sont une res-

source incomparable, en même temps qu'une nourriture forte et savoureuse pour la piété chrétienne".

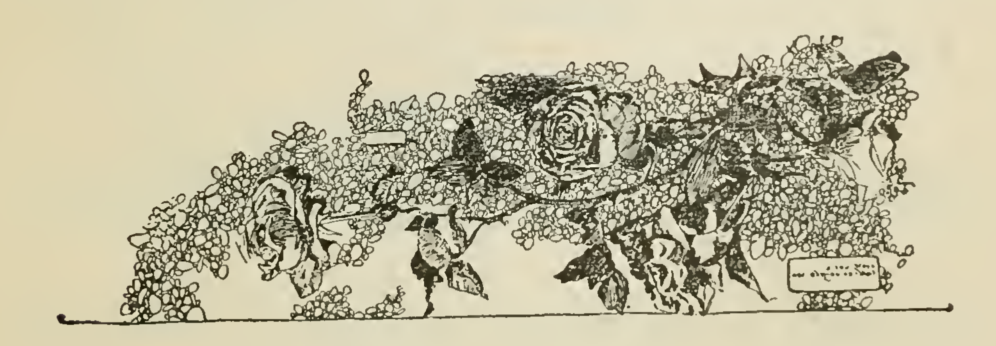
Mais où trouver une traduction exacte, une explication à la fois simple et substantielle ? Telle est la question que nous ont souvent posé des prêtres et même des jeunes gens.

Nous sommes heureux de leur signaler à nouveau les deux volumes que vient de publier le R. P. A. Lemonnyer, O. P., chez Bloud. (Collection, *La Pensée Chrétienne.*) Théologien sûr et droit, exégète savant et discret, "il a su combiner nombre des avantages d'un ouvrage de haute science avec toutes les facilités de lecture que recherche le public chrétien lettré et ami des Saintes Ecritures".

Un grand nombre de nos amis à qui nous avions recommandé ces deux volumes, nous ont dit quels avantages ils en avaient retirés pour le bien de leur âme et la direction de leur vie. Peut-on fréquenter la grande âme de Saint-Paul sans devenir meilleur ? Ce nouvel ouvrage aura sa place dans toutes les bibliothèques *des jeunes* qui rêvent d'une vie un peu sérieuse et sentent la nécessité actuelle d'être autre chose que des chrétiens à l'eau de rose.

On peut se procurer ces deux volumes chez tous les principaux libraires du Canada. La librairie Cadieux et Derome de Montréal en a déjà vendu de nombreux exemplaires, ce qui prouve, qu'ici comme dans les vieux pays, les livres sérieux trouvent encore des lecteurs.

Nos abonnés liront avec intérêt l'article du R. P. Lemonnyer que nous publions dans ce numéro, et seront heureux d'apprendre qu'il a bien voulu accepter de collaborer à notre Revue.



Variete

L'Edelweiss

On sait que l'édelweiss, cette merveilleuse éclosion en forme stellaire, aime surtout à s'épanouir à côté des neiges éternelles.

Voici à propos de ce miràcle de la nature, une fantastique et jolie légende.

. . . . . A l'époque où Jésus naquit à Bethléem, la fameuse étoile des Rois Mages, après avoir conduit au berceau divins les trois souverains de l'Asie mystérieuse, n'avait plus qu'à se retirer, sa mission terminée. Mais où se cacher ? Dans le ciel elle eût éclipsé toutes ses rivales, et de nouveaux mages, trompés par sa lumière auraient encore attendu un autre Messie. Elle fut forcée de chercher un refuge sur la terre. Longtemps elle erra pardessus les continents et les îles, voulant trouver une contrée parfaite. Par une nuit de mai, elle aperçut les montagnes de la Suisse, ses vallons aux pâturages paisibles, ses villages aux habitants dignes et modestes, et se divisant en une infinité d'étoiles filantes, elle descendit sur les cimes des monts. Le lendemain, les pâtres et les chasseurs de chamois trouvaient sur les pierres mêmes des fleurs soudainement écloses, ressemblant à des astres de velours blanc.

Voilà pourquoi l'édelweiss ne se fane jamais et porte bonheur à ceux qui la touchent.



Imprimatur : MGR A. X. BERNARD, Vic.-Capitulaire.



S. Bourgeois & Cie

Marchands en Gros et en Détail..........

ST-HYACINTHE, Que.

Ferronnerie, Quincaillerie, Epiceries, Vins et Liqueurs.

——SPÉCIALITÉS :——

Poêles et Ustensiles de Cuisines, Vins de Messe, Huil'olive, de Table et à Lampions.

Encens des Mages et Chandelle Parafine.

BANQUE "EASTERN TOWNSHIPS"

Capital : $3,000,000. *Réserve : $1,450,000*

Bureau Chef : — — — — SHERBROOKE

Wm. Farwell, Prés. J. MacKinnon, Gér.-Gén. S. F. Morey, Inspecteur.

SUCCURSALES ;

Montréal, (Centre)	Montréal, (East)	Montréal, (West)	Waterloo, Qué.
Rock Island,	Cowansville,	Coaticook,	Richmond, "
Granby,	Bedford,	Huntingdon,	Magog, "
Ormstown,	Windsor Mills,	Sutton,	St-Jean, "
Farnhem,	Danville,	St Joseph, B.	West Shefford
St Gab de Bran.	Grand Forks, B.C.	Phœnix, B. C.	Winnipeg, Man.

ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gérant.



A. BLONDIN & CIE,

Plombiers-Sanitaires

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur
Gaz, Bains, Water-Closets, etc,, etc.

SPÉCIALITÉS :



Eglises, Presbytères et Communautés Religieuses.

Veuillez signaler ces annonces,

PUBLICITÉ

En raison de l'importance de notre tirage et de la faveur toujours croissante dont jouit la *revue* Le Rosaire, notre publication est considérée comme un excellent moyen de publicité.

Prière de s'adresser pour les contrats, soit directement au bureau, soit à l'agence de publicité Franco-Américaine, à Montréal, au nom de

M. LS. BELIVEAU,

18, St-Alexis (ch. 8),

MONTRÉAL.